



1 frontisp. d'Eisen

4 fig. d'Eisen avant la lettre

3 vignettes de bois

2 cols de l'amp.

} Eisen

Mas 2<sup>e</sup> fig. relative à l'anne



*Tome 2 des lettres en vers*

ŒUVRES MÊLÉES  
EN VERS,  
ET  
EN PROSE.

*De M. D\*\* , ci-devant Mousquetaire ,*  
RECUEILLIES PAR LUI-MÊME  
TOME SECONDE.



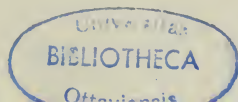
A PARIS,

Chez SÉBASTIEN JORRY , rue & vis-à-vis  
la Comédie Française , au Grand Monarque &  
aux Cigognes.

---

M. DCC. LXVII.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*



PQ

1981

.D35

1767

n. 2


Coll. spec.

LES  
TOURTERELLES,  
DE  
ZELMIS.



*Fecit inv.*

*De Longueil Sculp.*



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



---

# REFLEXIONS

SUR

## LE POÈME ÉROTIQUE.

UN chat , pendant une nuit d'orage , se glisse dans une volière & emporte une tourterelle ; voilà tout le Sujet de ce Poème. Le fond de Ververd , le plus ingénieux badinage qu'aucune langue ait jamais produit , n'est peut-être pas plus riche : mais le fond le plus aride , s'étend , se féconde, s'embellit sous la main d'un Peintre habile qui a le secret des couleurs ; & malheureusement , l'aimable & paresseux Auteur de la Chartreuse , en renonçant à peindre, a jusqu'ici gardé son secret & ses pinceaux. La molle facilité , la mélancolie douce , ces graces que leur négligence ne rend que plus intéressantes , se sont avec lui réfugiées dans sa retraite ; & il ne nous a laissé que de froids imitateurs ,

II. Vol.

A

à qui un remord de conscience feroit beaucoup mieux qu'à lui. Cependant , en rendant justice à ses maîtres , il ne faut jamais perdre l'espérance de marcher sur leurs traces. L'admiration exclusive est le tribut de la foiblesse , & l'Art a des ressources qui se multiplient , à mesure qu'elles semblent s'épuiser. La Poësie est un champ vaste , où l'on moissonne dans tous les temps : & qui veut battre la plaine rencontre des réduits moins fréquentés , des espèces de réserves où les fleurs sont plus fraîches , plus abondantes & plus nouvelles. Le Poëme Erotique , par exemple , me paroît offrir des beautés , sinon tout-à-fait neuves , du moins beaucoup plus rares dans notre langue. Nous avons eu , pendant quelque temps , la fureur de l'Epopée : de là sont nés la Moisiade , Childebrand , la Magdelaine , la Pucelle de Chapelain , & tous ces Monstres épiques qui font rougir le goût & la raison : la légèreté de notre caractère , notre Religion auguste ,

### *SUR LE POEME EROTIQUE. 3*

mais triste , sur-tout la monotonie fastidieuse de notre rime , peuvent ne pas convenir à cette sorte de production ; & il falloit l'heureuse hardiesse de l'Auteur de la *Henriade* , pour lutter contre tant d'obstacles,qu'il avoue lui-même n'avoir pas tous surmontés.

MALHERBE & Rousseau ont élevé l'Ode à son plus haut degré de perfection : la Motte , après eux , n'a réussi qu'à être médiocre. Segrais mit l'Eclogue à la mode : les Madrigaux champêtres de M. de Fontenelle nous en ont dégoutés. Madame Deshoulières a réussi dans l'Idylle ; & il n'est plus possible de chanter , après elle , les Fleurs , les Ruisseaux & les Moutons. Pour la Fable & le Conte , la Fontaine ne laisse presque plus rien à faire : Boileau nous a enrichis de tous les trésors de la Poësie didactique : heureux , s'il n'avoit pas eu le succès déshonorant de la Satyre ! Regnier , Grécourt , Vergier , & quelques Ecri-

vains de nos jours , ont porté , aussi loin qu'il pouvoit aller , le Cinisme de la Poësie libertine. M. de Voltaire , ce composé de tous les esprits , & si l'on peut le dire , le sublimé de toutes les imaginations qui l'ont précédé , a été & est encore tout ce qu'il veut être. Enfin , nous avons des richesses innombrables dans tous les genres , excepté la Poësie érotique ou voluptueuse ; pour vingt Clinchstel , à peine pourrions-nous citer un l'Albane. Qu'on ne m'oppose point la foule de nos Chançons & de nos Poësies légères , brillantes effervescences du génie François , en général plus badines que délicates , plus galantes que tendres , & plus pensées que senties. Chaulieu , sans doute , a connu la volupté ; mais il ne l'a chantée que par faillies ; il en eut toujours la chaleur , jamais le recueillement : ses ouvrages sont des éclairs ; & les émotions qu'il donne sont si promptes , que l'ame n'a pas le temps de les rassembler , & d'en former ce sentiment , ce

*SUR LE POÈME ÉROTIQUE.* 5

taçt intérieur & délicat , qui seul constitue le plaisir. Cela n'empêche pas , que Chaulieu ne soit un Poète charmant , plein de graces , de naturel , & quelquefois de Philosophie.

P A R la sorte de Poème que j'examine ici , j'entends un Ouvrage , divisé par chants , dont l'intérêt seroit gradué & continu , où l'on trouveroit , tour-à-tour , de la gaîté , sans emportement , de la mélancolie sans tristesse ; dont les couleurs seroient toujours fraîches & animées ; où les passions n'auroient qu'une flâme insinuante & douce , & qui reproduiroit à nos yeux toutes les teintes riantes du tableau de la Nature. La cause de notre disette à cet égard , vient certainement du fond même de nos mœurs. Toujours distraits , toujours emportés par des courans étrangers , nous ne sommes point assez maîtres de notre ame , pour y recevoir ces sensations paisibles dont je viens de parler. Tout glisse sur nous : à force de voir ,

nous ne voyons rien : notre imagination est trop occupée , pour que notre cœur le soit. Tous les objets successifs , que notre tourbillon promène sous nos yeux , nous sommes prompts à les saisir , & sûrs de les bien peindre : mais le plaisir , qui n'est guères parmi nous qu'un délire de convention ; les peintures qui s'en rencontrent dans nos écrits , sont , en général , factices , comme ce plaisir même : c'est un verre terne à travers lequel on cherche à entrevoir les rayons du jour : le temps que nous consumons à être amusés est autant de pris sur le temps que nous devrions employer à être heureux ; & nous ne connoissons pas l'expression du bonheur , parce que nous en avons rarement la réalité.

JE crois que plus un peuple est corrompu , moins il doit être voluptueux : c'est que la volupté vraie tient à la naïveté de l'innocence , au calme d'un cœur que la vertu tranquillise ,



& au petit nombre des besoins. Les jouissances trop multipliées sont nécessairement trop rapides : & qu'est-ce qu'un plaisir auquel ne survit pas le charme de la réflexion , & qui meurt dans l'ame , sans y laisser de traces , si ce n'est un vuide immense que d'autres plaisirs ne rempliront pas mieux ? Tels sont les objets que nos Ecrivains ont sous les yeux , & la froideur du modèle doit naturellement se communiquer à la copie. Les Allemands , ces esprits tardifs à qui nous avons appris lentement à devenir nos maîtres , les Anglois si sombres & si durs en apparence , sont plus voluptueux que nous dans leurs écrits. Les Poësies des Haller , des Viéland , des Gefner , chez les uns ; chez les autres , celles des Chaucer , des Spenfer , des le Prior , des Pope , respirent ce caractère de tendresse , de douceur & de vérité , que nous désirons dans les nôtres. A trente Poëmes qu'ils ont dans ce genre , nous ne pouvons

guères opposer que l'Adonis de la Fontaine, & le rajeunissement inutile : je ne parle point du Lutrín ; c'est un Poëme Satyrique. Verdverd lui-même n'est qu'une Critique légère & badine des vétilles du Cloître : je ne m'appuyeraï pas non plus de quelques \* Poëmes charmans que les graces ont dictés , & que la modestie renferme : ce sont des fleurs qui n'ont encore paru qu'aux yeux de l'amitié , & qui gagneroient sans doute à s'épanouir au grand jour du Public ; mais on ne peut se vanter des richesses dont on ne jouit pas ; & d'ailleurs elles ne sont pas , tout-à-fait , dans le genre dont il est question.

D'ou vient donc que , dans ce même genre , les deux nations que je viens de citer , sont infiniment plus créatrices & plus fertiles que nous ? c'est que , chez elles les hommes sont plus concentrés , & vivent davantage avec eux-

\* L'Art d'Aimer de M. B. Les Saisons , de M. de S. L.

mêmes , nourrissent dans le silence cette sensibilité qui s'évapore dans nos cercles , & vont chercher la nature dans le sanctuaire de la solitude ; c'est qu'ayant beaucoup moins de distractions ils se reposent avec complaisance sur toutes les émotions douces qu'ils éprouvent , & prolongent les plaisirs de l'ame par l'exercice de la pensée. Voilà ce qui donne à leurs ouvrages, même agréables , cette profondeur de sentiment & cette chaleur pénétrante , dont nous n'avons le plus souvent que la grimace & la prétention.

QUOIQ'IL en soit , le Poème Erotique , comme on vient de le voir , offre , à qui voudroit ou pourroit la courir , une carrière beaucoup moins rebattue que les autres : c'est un rameau de la Poésie qui a toute sa sève , toute sa force , & sa fraîcheur.

MAIS nous sommes dans un siècle où ces branches nouvelles doivent être négligées, indépendamment même des raisons que je viens de

rapporter. L'esprit de recherche & de combinaison , qui a produit d'autres biens, a nui au progrès de la Poësie; de celle sur-tout qui ne se rapproche pas de cette influence Philosophique, répandue sur toutes les parties de la Littérature.

A tous ces obstacles se joint le goût exclusif que , depuis quelques années , nous avons montré pour la carrière dramatique ; c'est assurément la plus séduisante , la plus flatteuse , celle où les succès doivent enivrer davantage ; mais n'est-il pas pitoyable , que toutes nos jeunes Muses poursuivent indiscrettement ce météore brillant qui leur échappe presque toujours , & ne laisse à sa place que l'éclat du ridicule ? Tel fut prédestiné à faire de jolies chansons , qui a l'intrépidité d'écrire une Tragédie ; & je crois que si Scarron revenoit parmi nous , on lui conseilleroit de travailler dans le genre pathétique ; ( car on se donne bien de garde de déroger jusqu'à la Comédie ) à cet égard la folie du

Public me paroît toute simple : il entend ses intérêts : le Théâtre lui offre cent plaisirs réunis , auxquels rien ne peut suppléer : c'est-là qu'il est Tyran ou Protecteur ; qu'il distribue la gloire ou le ridicule , & qu'il forme un corps redoutable , hérissé de tous les traits de la malignité : c'est là qu'on le flatte , qu'on le caresse , & qu'il s'élève un trophée des amours-propres qu'il humilie , & des réputations qu'il fait : il jouit en présence , & des craintes du Poëte , & des soumissions de l'Acteur : il satisfait ses haines aveugles , ses prédilections qui ne le font pas moins ; en un mot , c'est un Monarque entouré d'Esclaves , dont il affranchit quelques-uns , & dont il immole le plus grand nombre. La gloire que l'on acquiert foudrement loin de ce Tribunal , est un larcin que l'on fait à ce Public jaloux , dont les traits sont bien moins à craindre , quand ils sont éparpillés. Cette gloire est cependant la seule que la plu-

part de nos Ecrivains devroient ambitionner : tous les efforts qu'ils font pour atteindre à la palme du Théâtre , ne servent qu'à les épuiser , & les rendre incapables de cueillir même un laurier plus facile. Pourquoi ne pas consulter ses forces , sur-tout cet attrait que l'on a reçu de la nature ? Lui seul applanit les difficultés , dépouille le travail de ce qu'il a d'épineux , & abrège le chemin qui mène à la considération. Mais on diroit aujourd'hui que tous les esprits se ressembtent , & qu'ils ont perdu cette empreinte originale qui distinguoit chacun d'eux , dans les beaux siècles de la Littérature. Un succès dans un genre entraîne tout le troupeau fervile des imitateurs ; ils ne voient que le prix , sans mesurer l'intervalle qui les en sépare. Cela n'annoncerait-il pas un relâchement réel dans les ressorts de l'esprit humain ? La variété de la nature prouve sa force & ses ressources ; elle s'appauvrit , selon moi , dès qu'elle devient uniforme.



AU reste , je soumets ces réflexions nées sous une plume sans prétention & sans projet , à des Juges plus éclairés. J'ai le desir de m'instruire , & non l'orgueil de décider.

LA Bagatelle que je présente au Public , a donné lieu à mes idées ; mais , de bonne foi , je suis loin de penser , qu'elle en remplisse l'étendue. Je demande , avant de finir , qu'on me permette un mot de justification pour les Héroïnes de l'Ouvrage. Ce que c'est que l'Esprit Philosophique ! Il ne respecte rien : Religion , Gouvernement , & le Profane & le Sacré , tout est soumis à la censure de ce siècle frondeur & instruit ; mais , à coup sûr , un de ses plus grands attentats est d'avoir attaqué la fidélité des Tourterelles. En vain les Poètes toujours si véridiques , les avoient mises en possession de cette vertu ; en vain les Amans les en ont félicitées cent fois , dans leurs langoureuses plaintes : il existe , dit-on , une Dissertation

scandaleuse & fulminante, qui leur dispute ce précieux avantage, & les range dans la classe des Oiseaux volages & libertins. M. de Voltaire lui-même n'a-t-il pas dit ?

. . . . . La Tourterelle ,  
Qu'on a cru fausement des Amans le modèle.

Peut-on deshonorer les gens avec cette légèreté ? Voilà comment , d'un trait de plume , on flétrit les réputations les mieux établies. Pour moi , à des autorités si graves , je ne veux opposer que mon expérience. Je suis à portée de juger des mœurs de celles qu'on accuse ; j'ai , sous mes yeux , leur amour , l'union de leur ménage , leurs tendres caresses ; & je dois la vérité à l'innocence qu'on opprime.

A l'égard de ce Poème , c'est un badinage que sa frivolité met à l'abri de la critique ; & je ne reclame point l'indulgence de ceux qui me liront , parce que je n'imagine pas qu'ils puissent se donner la peine d'être sévères. D'ailleurs , je

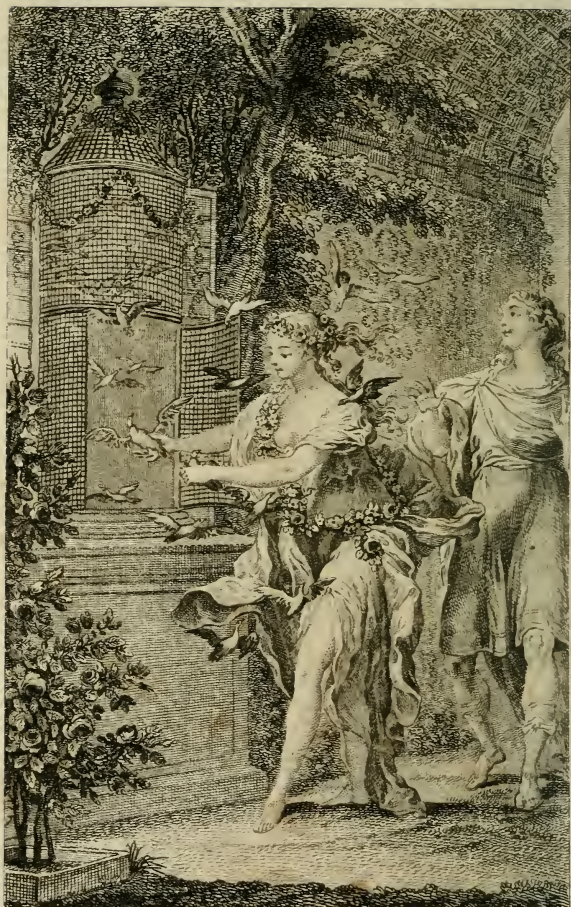
*SUR LE POEME EROTIQUE. 15*

fuis parvenu à badiner avec le foible talent que la nature m'a donné : ne l'appréciant que ce qu'il vaut , j'ai éludé fa tyrannie , & n'en ai fait que l'instrument de mon plaisir. Malheur à ces Ecrivains fufceptibles , à ces Martyrs Littéraires , dont l'amour-propre chatouilleux prête le flanc de tous côtés ; qu'un rien affecte , qu'un rien aigrit ; qui n'aiment ou ne haïffent qu'à proportion du prix qu'on attache à leurs Ouvrages ; Infortunés toujours mécontents des autres à force d'être contents d'eux-mêmes ; qui fubordonnent leur bonheur à l'art puérile d'accumuler des rimes , & fe repaiffent triftement du petit orgueil de transmettre leurs rêves à la poftérité ! de tous les Fous , femés fur ce globe , ce font les plus mornes & les plus infupportables. La gloire eft fans doute une chimère éblouiffante que l'homme né fenfible & fuperbe ne fçauroit dédaigner ; mais il faut la traiter comme ces Maîtrefles capricieufes & coquettes , dont on n'obtient les

faveurs qu'en paroissant ne les pas trop désirer. Ce que la Poësie a de réel pour un Philosophe , c'est qu'elle nourrit la sensibilité, étend l'imagination , & fixe , pour quelques instans , une ame qui s'évite , & un esprit qui se redoute : c'est que , dans ces momens , où tout est sombre autour de nous, elle devient un Prisme heureux qui colore & embellit l'Univers : c'est qu'elle nous aide enfin à charmer l'ennui qui est après le crime , le plus horrible fléau de l'humanité.







*Et en un.*

*De Longueval Sculp.*





*Finec unv.*

*De Longueil Scul.*

LES TOURTERELLES  
DE ZELMIS,  
POËME.

---

CHANT PREMIER.

L'HIVER cessoit d'attrister la nature ;  
L'Oiseau déjà chantoit sous la verdure ,  
Et méditoit de nouvelles ardeurs ;  
L'air exhaloit les plus douces odeurs.

*II. Vol.*

B

## 18 LES TOURTERELLES

Sur l'univers, l'Amour battant des ailes ,  
 De son flambeau semoit les étincelles ;  
 Arrondissoit la voute des berceaux ,  
 De frais jasmins enlaçoit leurs rameaux ;  
 Rioit de voir la rêveuse Egérie ,  
 En soupirant errer dans la prairie ,  
 Cueillir des fleurs , & , le sein agité ,  
 Sans le sçavoir , chercher la volupté.

DANS ces instans que faire dans les Villes ?  
 J'abandonnai nos fastueux asyles ,  
 Et m'envolai vers ces simples réduits ,  
 Voisins des lieux habités par Zelmis.  
 O nom sacré que je redis sans cesse !  
 O nom si beau de ma belle Maîtresse !  
 Toi qui me peins des souvenirs si chers ,  
 A tout moment , reviens orner mes Vers.

JE n'allois point porter dans ma retraite  
 D'un cœur usé la froideur inquiète ;  
 Ces froids dégoûts & ces longs repentirs  
 Presque toujours nés du sein des plaisirs ;  
 Des sens perdus , un esprit sans souplesse ,  
 Un foible corps , vieilli par la moleste.

J'avois soustrait à l'haleine des vents ,  
Tout ce qu'il faut pour jouir au printemps.  
L'œil enflammé , l'ame encor neuve & pure ,  
J'allois chercher Zelmis & la Nature.

LIBRE de crainte , exempt d'ambition ,  
Ivre d'amour , Amant de la Raïson ,  
Je m'occupois de ces simples ouvrages ,  
Paisibles soins , premiers travaux des Sages.  
Le bras armé de flexibles ciseaux ,  
Je dirigeois mes jeunes arbrisseaux.  
Je ramenois les branches égarées ,  
Calmois la soif des plantes altérées :  
Ma main toujours du matin jusqu'au soir  
Tenoit la serpe ou panchoit l'arrosoir.  
Là j'oublois tout ce peuple frivole ,  
Peuple d'enfans courbés devant l'Idole :  
Il faut un monde aux vœux d'un Conquérant ;  
Mais un jardin remplit ceux d'un Amant.

Sous des Tilleuls qui , mêlant leur feuillage ,  
Aux feux du jour opposoient leur ombrage ,  
Une volière , en ces réduits charmans ,  
Emprisonnoit mille oiseaux différens.

## 20 *LES TOURTERELLES*

Des fils dorés entouroient cette enceinte ,  
 Où l'on chantoit , où l'on aimoit sans crainte.  
 De toutes parts mille arbutus semés  
 En couronnoient les lambris parfumés.  
 Du sein des fleurs une eau riante & pure ,  
 En jets brillans atteignoit la verdure.  
 Pour les élus , dans ce lieu réunis ,  
 L'Amour par-tout avoit posé des nids.  
 On y voyoit la Linotte étourdie ,  
 Allant , venant , toujours vive & hardie ,  
 Et la première à saluer le jour ,  
 Rendre gaîment son hommage à l'amour ,  
 A ses côtés , le serin plus tranquille ,  
 Amant plus tendre & chanteur plus habile ,  
 Qui se taisoit , pour écouter la voix ,  
 Les sons plaintifs de l'Amphion des bois.  
 Fuiant la foule & les plaisirs vulgaires ,  
 Des Tourtereaux , Amans plus solitaires ,  
 Bornés au soin d'être toujours heureux ,  
 Chantant moins bien , ne s'en aimoient que mieux.  
 J'en reçus deux , puis-je compter leurs charmes ,  
 Puis-je en parler , sans répandre des larmes ?  
 J'en reçus deux de la main de Zelmis ,

Qui dès longtemps m'avoient été promis.  
Tendre Nitor, ô Blandule plus tendre ,  
Oiseaux plus chers , que tous ceux du Méandre !  
Leur col d'albâtre en blancheur surpassa  
Le Cigne heureux qui séduisit Lédæ.  
Peindrois-je bien leurs graces immortelles ?  
Leurs pieds de rose & l'argent de leurs aîles ?  
Leurs doux soupirs , leur amoureuse ardeur ;  
Leur beau plumage aussi pur que leur cœur ?

ZELMIS voulut , ô souvenir que j'aime ?  
Dans leur prison les conduire elle-même ;  
Et de sa main à mes yeux les plaçant ,  
Multiplier & parer son présent.  
Lorsque Zelmis entr'ouvrit le treillage ,  
Que vis-je , ô Dieux ! quelle riante image !  
Tous les Oiseaux , qu'elle enchantâ soudain ,  
L'environnoient de leur folâtre essain.  
A son aspect , aucun n'étoit farouche :  
Leurs becs ardents s'humectotent sur sa bouche.  
L'un voltigeoit autour de ses cheveux :  
De ses rubans l'autre agitoit les nœuds :  
Mais ceux hélas ! qui l'aimoient dès l'enfance ,

Et qu'elle alloit priver de sa présence,  
Ceux-là sur-tout ne peuvent la quitter :  
A les reprendre ils semblent l'inviter ;  
Semblent lui dire , implorant sa tendresse :  
Qu'avons-nous fait , ô charmante maîtresse ?  
Ils se fauvoient , se cachotent dans son sein ;  
Ils connoissoient un aussi doux chemin.  
En vain chassés par une main si belle ,  
Toujours , toujours ils revoloient près d'elle ,  
Et , redoublant leurs accens douloureux ,  
Lui roucouloient les plus tristes adieux.

Nos deux captifs peu faits à l'esclavage ,  
En longs regrets consommoient leur bel âge ;  
L'Amour ordonne ; ils vont être soumis :  
Lui seul pouvoit consoler de Zelmis.  
Jeune Blandule , il est temps d'être mère ;  
Et que Nitor sente l'orgueil d'un père.  
Je vois déjà ton plumage argenté ,  
Auprès de lui frémir de volupté :  
Pour l'attirer , tu le fuis avec grace :  
Son bec déjà dans le tien s'entrelace :  
En lui cédant , tu caches tes desirs ;  
Et ta pudeur a doublé ses plaisirs.

CE couple ainsi rappelant son courage ,  
 Se renfermoit dans les soins du ménage ,  
 S'entrebaisoit , réchauffoit , tour-à-tour ,  
 Ses tendres œufs , doux fruits de son amour.  
 De la volière il étoit le modèle.  
 On leur laissoit la branche la plus belle :  
 Par les attraits & sur-tout par les mœurs ,  
 De jour en jour ils conquéroient des cœurs ;  
 On les citoit ; & leur constance extrême .  
 En imposoit au Moineau-franc lui-même .

Ah ! laissons-les paisiblement jouir  
 De ce bonheur , qui va s'évanouir.  
 Tout ici-bas est mêlé d'amertume :  
 La rose naît ; le Soleil la consume ,  
 Et les Humains comme les Tourtereaux ,  
 Dans les plaisirs ont le germe des maux .





## CHAN T S E C O N D.

QUELS doux parfums , & que l'air est tranquille !  
Des arbrisseaux la tige est immobile ;  
Le Ciel plus pur : dois-je en être surpris ?  
C'est aujourd'hui la Fête de Zelmis.  
Humbles gazons , vous servirez de trônes ;  
Flore , Zéphirs , préparons des Couronnes :  
Que ces bosquets soient peints de vos couleurs ;  
Que ces rameaux soient des branches de fleurs.  
Que l'art ici , l'art par qui tout s'altère ,  
Ne mêle point sa parure étrangère.  
Qu'ai-je besoin de ces dais fastueux ,  
Où l'or semé vient fatiguer mes yeux ?  
De ces tapis , où l'adroite imposture  
Péniblement contrefait la Nature ?  
Seule elle doit embellir ce séjour ,  
Et former seule un Temple pour l'Amour.  
Toi qu'elle anime & que son souffle éveille ,  
Dieu du Printemps , prête-lui ta corbeille ;  
Sous ces berceaux , par vous-même arrondis ,  
Unissez-vous pour recevoir Zelmis.

ELLE va donc , sous ce naissant ombrage ,  
Se reposer , sourire à mon ouvrage !  
L'air , le même air qu'ici j'ai respiré ,  
Pénétrera dans son sein épuré !  
L'arbre odorant que j'ai planté pour elle ,  
Sera touché par la main la plus belle !  
Elle va donc , sur ce riant séjour ,  
Lever ses yeux , pour me faire un beau jour !  
Plaisir sacré que le Ciel nous dispense ,  
O sentiment , charme de l'existence ,  
Toi , par qui seul je goute le bonheur ,  
Et ne crains plus de rentrer dans mon cœur ,  
Toi , dont l'heureuse & touchante magie  
Change en instans le siècle de la vie ,  
O tact brûlant , dans l'aine renfermé ;  
Toujours actif & jamais consumé ,  
Qui doubles tout , nous fais chérir nos chaînes ,  
Et nous appris la volupté des peines ,  
Combien , hélas ! me semble infortuné ,  
Et qui t'ignore & qui t'a profané ! ...

QU'AI-JE entendu ? c'est Zelmis !... Oui ; c'est elle .  
Elle paroît , & tout se renouvelle.  
Roses & Lys , prêts à s'épanouir ,

## 26 LES TOURTERELLES

Tout dans ces lieux l'attendoit pour fleurir.  
Ses longs cheveux flottent à l'aventure :  
Elle est parée & n'a point de parure.  
Sa robe vole en replis ondoyans :  
Son sein se cache à l'ombre des rubans :  
Elle intéresse , elle amuse , elle enchante :  
Toujours folâtre , elle est toujours décente ;  
Elle connoît ce rire précieux ,  
Qui part du cœur , quand le cœur est heureux.

PHÉBUS déjà ; du plus haut de son trône ;  
Lance les feux qui forment sa Couronne.  
On se rassemble ; on s'est déjà placé  
Près de l'Autel que Comus a dresse.  
Elle s'assied : un pavillon de roses ,  
Jeunes comme elle , avec l'Aurore écloses ;  
Parfume l'air & tient lieu de lambris :  
L'Amour y plane ; il sourit à Zelmis ,  
Et sur son front balance un Diadème ,  
De myrthes frais qu'il a cueillis lui-même.  
Des instrumens les accords les plus doux ,  
Par intervalle arrivent jusqu'à nous.  
L'œil de Zelmis & s'anime & s'enflâme :  
Tout son esprit est puisé dans son ame.

Sa belle main verse , dans les cristaux ,  
Ce jus ambré , mûri sur les côteaux.  
De sa vapeur , l'éclair de la faillie  
Naît sans effort , brille & se multiplie :  
Chaque Convive en ces momens heureux ,  
Boit le plaisir dans la coupe des Dieux.

L'AIR est plus frais : le folâtre Zéphire ,  
Sous la verdure exerçant son empire ,  
Disperse au loin les plus douces odeurs ,  
Qu'il vient d'extraire , en caressant les fleurs.  
Zelmis s'échappe , & court à la volière ,  
Que son présent doit lui rendre plus chère.  
Elle y revoit ses jeunes Tourtereaux ,  
Bien moins heureux , mais toujours aussi beaux.  
A peine ils ont aperçu leur Maîtresse ;  
Dieux ! qui peindroit leurs transports , leur ivresse !  
En cris de joie ils changent leurs soupirs ;  
Ils quittent tout , leurs nids & leurs plaisirs.  
Il faut les voir lui porter leur hommage ,  
Passer leurs becs à travers le treillage ,  
Battre de l'aîle , & tous deux s'élancer  
Vers cette main qui vient les caresser.  
Ingrats humains , suivez de tels modèles :

## 28 *LES TOURTERELLES*

Toujours heureux , & jamais infidèles ,  
Ils sont bien plus ; on ne les voit jamais ,  
Ainsi que vous , oublier les bienfaits.  
A ces Amans un Fils venoit d'éclorre ,  
Gage chéri qui les unit encore :  
Vers son berceau rappelés par ses cris ,  
Ils semblent fiers de l'offrir à Zelmis.  
Veillez sur eux ; gardez bien , me dit-elle ,  
Un si beau couple , un couple si fidelle.  
Pendant ce temps , tous les autres Oiseaux ,  
Par mille jeux font plier les rameaux.  
Tout s'attendrit , tout brûle en ces asyles :  
On n'y voit point de cœurs froids & tranquilles :  
La jouissance est un nouvel attrait ;  
L'Amour renaît de l'Amour satisfait.  
L'affreux dégoût , enfant de la foiblesse ,  
N'y corrompt point cette immortelle ivresse.  
Ce ne sont point de passagers desirs :  
C'est le bonheur fixé par les plaisirs.  
Que de soupirs ! que d'ardens sacrifices !  
Que de baisers , de feux & de délices !  
Chaque panier , dans ce séjour charmant ,  
Renferme un Père ou renferme un Amant.

TRISTES Mortels , cœurs glacés & paisibles ,  
Ah ! malheureux , qui n'êtes point sensibles ;  
Vous , Sages vains , qui raisonnant toujours ,  
Effarouchez l'enfance des Amours ;  
Et vous , sur-tout , innombrables Coquettes ,  
Qui de nos feux égayez vos toilettes ,  
Dont le sourire annonce nos tourmens ,  
Qui , par orgueil commandez à vos sens ,  
Accourez tous autour de ma volière :  
Que ce tableau vous frappe & vous éclaire.  
Venez y voir l'image du bonheur ,  
L'Amour sans voile & sans masque trompeur ;  
Les desirs vrais & la volupté pure  
Qu'à chaque instant reproduit la Nature ;  
D'un Peuple ailé ce délire éternel ;  
Ces œufs cachés sous le sein maternel ;  
Les doux refus de l'Amante embellie ,  
L'art innocent de la coquetterie :  
Venez apprendre avec mes Tourtereaux  
Tout ce qui seul pourroit charmer vos maux.  
Apprenez d'eux le prix de la constance ,  
Et des baisers la profonde science ;  
Tous les secrets des transports amoureux ,  
L'art de jouir & celui d'être heureux.

### 30 *LES TOURTERELLES*

SUR ces objets, renouvelés sans cesse,  
 L'œil de Zelmis se fixe avec tendresse.  
 Son front se voile ; une douce langueur  
 Vient s'y répandre & parler à mon cœur.  
 Sa main sur moi tombe avec négligence :  
 Zelmis se tait : voluptueux silence !  
 Bien plus ému, son sein dans ce moment,  
 Ressemble au Lys, agité par le vent.  
 Près de ces lieux, par l'instinct enchaînée,  
 De son désordre elle semble étonnée,  
 Pour le cacher accroît son embarras,  
 Veut fuir, revient, & tombe entre mes bras...  
 Pardonne, Amour ; Amour, qu'elle étoit belle !  
 Tu m'enivrais ; j'étois seul avec elle.  
 Son voile errant avoit quitté son sein :  
 Son cœur battoit sous ma tremblante main.  
 J'osai, grands Dieux ! pouvois-je m'en défendre ?  
 J'osai cueillir le baiser le plus tendre :  
 Oui, sur sa bouche, où respirent les fleurs,  
 J'osai cueillir les premières faveurs :  
 Premier baiser, que vous avez de charmes !  
 Mais quelquefois, vous coûtez bien des larmes :  
 Vous arracher ; c'est vouloir vous ternir ;  
 Pour vous goûter, il faut vous obtenir.



Qu'ai-je entendu ? Précurseur de l'orage ,  
Un vent affreux fait gémir le feuillage.  
L'Astre des nuits , dans son cours emporté ,  
Ne verse plus qu'une pâle clarté.  
La foudre gronde , & déchirant la nue ,  
Me laisse voir une Sphère inconnue ;  
Et dans les cieux ouverts & refermés ,  
L'éclair s'échappe en fillons enflammés.  
Dieux ! voulez-vous , dans cette nuit obscure ,  
Pour un baiser , consterner la Nature ?

ZELMIS s'enfuit , peut-être sans retour :  
J'ai troublé seul le soir d'un si beau jour.  
Le vent redouble , & pour dernier ravage ,  
De la volière il brise le treillage.  
Un Epervier , ô désastre ! ô douleur !  
D'un vol bruiant y tombe avec fureur.  
Figurez-vous l'alarme universelle :  
J'entends gémir sous la serre cruelle ,  
Ce peuple doux , paisible & désarmé ,  
Fait pour aimer , & fait pour être aimé.  
Le ravisseur ensanglante l'asyle  
De l'innocence & du sommeil tranquille ,  
De toutes parts les nids sont renversés :

Les tendres œufs , amour , sont fracassés.  
 Blandule , hélas ! mère trop malheureuse ,  
 Couvroit son fils de son aîle amoureuse ;  
 Et , résolue à lui servir d'appui ,  
 En s'oubliant , ne trembloit que pour lui.  
 Le Monstre approche , à ses yeux le dévore :  
 Teint de son sang , il la poursuit encore.  
 Nitor en vain déploie en son courroux ,  
 L'ame d'un père & le cœur d'un époux :  
 Nitor blessé ne sçauroit la défendre.  
 On la ravit à l'époux le plus tendre ;  
 Et l'Epervier , s'élevant dans les airs ,  
 Porte sa proie au fond de ses déserts.

MALHEUR affreux ! ô nuit épouvantable !  
 Oui ; telle fut cette nuit lamentable  
 Qui précéda les horribles destins ,  
 Et le trépas du plus grand des Romains.



## CHANT TROISIÉME.

**S**UR les rameaux , abbatus par l'orage ,  
Au frais matin l'oiseau vient rendre hommage.  
Déjà l'aurore , au front pur & riant ,  
De son écharpe embrasse l'Orient ;  
De son éclat déjà le Ciel se dore ;  
Et par degrés l'Univers se colore :  
Elle s'étonne & cherche en vain des fleurs ,  
Pour y verser le trésor de ses pleurs.  
Roses & Lys , sont tombés de leur trône ;  
Flore gémit de se voir sans couronne :  
Vertumne , en vain rappelant les zéphirs ,  
N'étaie plus sa robe de saphirs ;  
Et le Soleil , perçant la nue obscure ,  
Pourra lui seul réchauffer la nature.

PLEIN de Zelmis , occupé de mes feux ,  
Je savourois mes ennuis amoureux ;  
Et ce baiser , qui l'avoit offensée ,  
Venoit toujours s'offrir à ma pensée ;  
Douceurs langueurs , aimable souvenir ,  
Où se confond la peine & le plaisir !

## 34 *LES TOURTERELLES*

Je quitte enfin la retraite obscurcie ,  
 Où l'homme meurt , la moitié de sa vie ;  
 Asyle sombre , & qui sert , tour-à-tour ,  
 D'autre aux fous , & de dais à l'amour.

Sous ces berceaux qu'elle horreur répandue ?  
 Dieux ! quels objets présentés à ma vue !  
 Que je te plains , époux abandonné ,  
 Des Tourtereaux le plus infortuné !  
 De ses ennuis rien ne peut le distraire ;  
 Rien n'interrompt sa douleur solitaire :  
 Il redemande aux échos attendris  
 Sa jeune Amante , & son unique fils.  
 Tel autrefois le Chantre de la Thrace  
 Aux antres sourds apprenoit sa disgrâce ;  
 La redisoit de réduit en réduit ,  
 A la nuit sombre , à l'astre qui la fuit ;  
 Du Ciel barbare accusoit l'injustice ,  
 Et répétoit le beau nom d'Euridice.  
 Amour , amour , si mon cœur t'est soumis ,  
 Rends-moi l'oiseau que m'a donné Zelmis.  
 Tu sçais , Amour , combien Zelmis est belle :  
 Tu la formas ; tu dois agir pour elle.

L'AMOUR alors arrêté dans Paris,  
Cachoit les pleurs sous le voile des ris;  
De nos Laïs dirigeoit les caprices,  
Formoit leur cœur, fertile en artifices;  
Sur leurs habits & sur leurs chars brillans  
Répandoit l'or de nos fots opulens;  
De cent Milords réglant les destinées,  
Dans nos boudoirs il feroit leurs guinées,  
D'un sein fané relevoit les débris,  
Récrépissoit de vieux attraits flétris,  
Et triomphoit, de voir l'adroite Hortense  
Plaire, à trente ans, par un air d'innocence.  
Enfin ce Dieu, de ruses excédé  
L'aîle trainante & le carquois vuide,  
Las & content, s'en alloit à Cythère  
Se reposer sur le sein de sa mère.  
Sous mes tilleuls il s'arrête, un moment;  
Sous ces tilleuls, où Nitor gémissant  
Faisoit entendre une voix si touchante,  
Et rappelloit sa malheureuse Amante.  
L'amour, avant de retourner aux Cieux,  
Veut s'égaier par quelques nouveaux jeux.  
Toujours léger, dangereux & frivole,  
C ij

## 36 *LES TOURTERELLES*

Il est cruel , même alors qu'il s'envole ;  
Et , lorsqu'à nuire il vient de s'occuper ,  
Le Dieu malin se délasse à tromper.

POINT de repos ; signalons ma puissance ,  
Et de Nitor éprouvons la constance ,  
Dit-il , voyons s'il mérite le prix  
Que je lui garde , & les soins de Zelmis.  
Lorsque tout vole à des ardeurs nouvelles ,  
Les Tourtereaux sont - ils les seuls fidelles ?  
Puis-je le croire ? il dit ; & de sa main ,  
Dans la volière il introduit soudain  
Un autre oiseau , l'image de Blandule ;  
C'est elle-même , ou du moins son émule.  
A cet aspect Nitor est enchanté :  
Déjà près d'elle il s'est précipité :  
Ivre de joie , heureux par l'imposture ,  
L'amant charmé ne sent plus sa blessure ;  
Mais , s'élançant vers l'ombre du bonheur ,  
Il est bientôt averti par son cœur.  
Tous les oiseaux autour d'elle s'empressent :  
Leurs becs unis à l'envi la caressent ;  
C'est leur Blandule échappée au trépas.  
Tous sont trompes ; Nitor seul ne l'est pas.

Le même instant voit éteindre sa flamme ;  
L'erreur des yeux ne va point jusqu'à l'âme.  
Il est, il est d'invisibles attraits ,  
Dont le cœur seul a connu les secrets.  
Tendre Blandule , oui , c'est ta ressemblance ,  
C'est ta beauté , mais non ton innocence.

Sous ces bosquets où la belle Cypris  
Sourit aux jeux de ses oiseaux chéris ,  
Son fils lui-même éleva cette Héléne ,  
Au milieu d'eux prenant des airs de Reine.  
Elle attiroit cent jeunes Tourtereaux ,  
Et leur donnoit cent Pigeons pour rivaux.  
Combien hélas ! furent quittés par elle !  
Toujours charmante , & toujours infidelle ,  
Elle amusoit les loisirs de l'amour ,  
Qui la forma pour briller à sa cour.  
Comme son Maître , elle est légère & vive ,  
Toujours enchaîné & n'est jamais captive.  
Ce Dieu souvent la posoit sur son sein ,  
Lui sourioit, caressoit de la main  
Les lys mouvans de son aîle badine ,  
Mouilloit son bec sur sa lèvre enfantine ,



### 38 *LES TOURTERELLES*

Et lui souffloit les folâtres desirs ,  
Et l'inconstance & le goût des plaisirs.

T O N ennemie est déjà sous les armes :  
Nitor , Nitor , vaincras-tu tant de charmes ?  
Lorsqu'à ses yeux le plaisir a brillé ,  
L'Amour séduit est bientôt consolé.  
Près de Nitor , déjà l'Enchanteresse ,  
Pour mieux lui plaire , imite sa tristesse.  
Il faut la voir avec empressement  
Suivre les pas de son nouvel Amant ,  
Le prévenir par mille soins perfides ,  
Risquer souvent des caresses timides ,  
Ne point quitter le rameau qu'il choisit ,  
Renouveler le duvet de son lit ,  
Et sous les soins de l'amante inquiète  
Cacher la fraude & l'art de la coquette  
Nitor résiste : on s'arme de courroux ;  
On veut le vaincre en le rendant jaloux.  
A cent oiseaux elle affecte de plaire ;  
Corrompt , hélas ! les mœurs de la volière ;  
Aux Tourtereaux si constans , si vantés  
Elle apprend l'art des infidélités ;

L'art de trahir ! elle entraîne , elle amuse :  
Des cœurs gâtés le plaisir est l'excuse.  
A peine éclos , l'œuf périt sans chaleur :  
L'épouse en vain fait parler sa douleur :  
L'épouse ennuie , & n'est point écoutée ;  
La courtisane est seule respectée ,  
Divise tout , brise les plus saints nœuds ,  
Et s'embellit , en faisant des heureux.  
Telle autrefois on vit la jeune Armide ,  
Cachant ses vœux sous un maintien perfide ,  
De notre foi séduire les soutiens ,  
Et diviser tout le camp des Chrétiens.

P A R M I ces feux , ce trouble , cette ivresse ,  
Nitor commence à craindre sa faiblesse :  
Il interrompt ses lugubres accens ;  
Et le desir vient effleurer ses sens.  
Plus sage alors , l'adroite Tourterelle ,  
Prend un maintien , & lui paroît plus belle ,  
Vole avec lui de rameaux en rameaux ,  
Avec dédain éconduit ses rivaux ,  
Et , sous l'abri d'un tranquille feuillage ,  
Va pour lui seul déployer son plumage.

## 40 *LES TOURTERELLES*

La voyez-vous suivre le beau Nitor,  
Le béqueter, le béqueter encor ,  
Développer mille graces nouvelles ,  
Éparpiller l'albâtre de ses ailes ,  
Et s'agiter & peindre le desir ,  
Et roucouler le signal du plaisir ?  
Nitor soupire ; il combat , il balance :  
Quel doux chemin nous mène à l'inconstance !  
Déjà leurs becs viennent se caresser :  
Leurs cols déjà sont prêts à s'enlacer ;  
Voici l'instant ... ô courage ! ô prodige !  
Nitor soudain reconnoit le prestige :  
Nitor s'envole ; il fuit , il est vainqueur :  
Blandule encor va regner sur son cœur.  
Triomphe , enfin : ta Blandule est sauvée.  
Zelmis l'aimoit , l'amour l'a conservée.

DANS ces momens , sur un rameau voisin,  
Elle attendoit quel seroit son destin.  
Son cœur flottant , lorsque Nitor balance ,  
S'ouvre à la crainte & s'ouvre à l'espérance :  
Elle retient ses tendres mouvemens ,

Et ses soupirs & ses roucoulemens :  
Voyant , hélas ! sa rivale si belle ,  
Elle a tremblé d'aimer un infidèle.

M A I S sure enfin des feux de son époux ,  
Elle se livre aux transports les plus doux ,  
Se précipite , & d'une aîle légère ,  
Passe , repasse autour de la volière :  
Nitor la voit ; ce n'est plus une erreur :  
Il croit ses yeux ; il en croit plus son cœur :  
Dans ses regards que d'amour se déploie !  
Il meurt , renaît & se pâme de joie ,  
Que de baisers , par ces tendres oiseaux ,  
Donnés , reçus , en dépit des barreaux !

Z E L M I S accourt , par moi-même conduite.  
Dieux ! quel tableau ! comme son cœur palpite !  
Déjà Blandule a volé sur nos pas ,  
Nous reconnoît , & tombe entre nos bras.  
Combien Zelmis la flatte & la caresse !  
Combien Nitor lui prouve sa tendresse !  
Tous deux enfin par l'amour réunis ,  
Vont être heureux sur le sein de Zelmis.

## 42 *LES TOURT. DE ZELMIS.*

Dans leur réduit la paix est revenue ;  
La corruptrice est déjà disparue ;  
Et dans ce jour , à jamais fortuné ,  
Jusqu'au baiser tout me fut pardonné.



*Escoffier inv.*

*De Longueuil Sculp.*

---

É P I T R E  
*A CATHERINE SECONDE,*  
IMPERATRICE  
*DE TOUTES LES RUSSIES.*  
RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

DE tous les objets qui nous environnent , & de tous ceux que peut créer l'imagination , rien n'est étranger à la Poësie. Aussi variée que la Nature , elle lui rend en fictions , tout ce qu'elle en reçoit en réalité. Elles se prêtent des secours mutuels , & les ornemens de l'une composent toujours la parure de l'autre.

TELLE est l'idée que je me suis faite de l'art des Miltons , & des Voltaires ; des esprits froids voudroient en vain lui

donner pour limites , les limites mêmes de leur génie. La Poësie étend ses aîles , & plane au - dessus d'eux. Elle descend quelquefois de cette sphère brillante , & se montre sous des traits moins fiers ; la flamme qui bruloit sur son front fait place à des rayons plus doux. La Déesse imposante devient une Mortelle aimable qui retrouve en séduction ce qu'elle vient de perdre en majesté. Le monde physique , le monde moral , les plis les plus secrets du cœur humain , l'éclair de la pensée , tout lui est assujetti , tout s'anime & se reproduit par elle.

M A I S , parmi les Sujets innombrables qu'elle embellit de ses couleurs , elle doit préférer sans doute ceux qui la ramènent à la noblesse de son origine. Le berceau de la Poësie étoit entouré de vertus.



Les premiers Poëtes furent les premiers Législateurs , les premiers Pontifes ; ils ne célébroient que la divinité , & les belles actions des hommes qui lui ressembloient. Ils éternisoient la gloire des Bienfaîteurs du Monde & l'opprobre de ses tyrans. Quel art sublime ! & combien sont coupables ceux qui l'ont dégradé !

Q U' O N ne dise point que son appauvrissement vient de la disette des modèles. Le bien & le mal sont repartis sur chaque Siècle dans une égale mesure. Il n'y a de différence que dans la forme. La même alternative de vices & de vertus ramène naturellement les mêmes satyres & les mêmes éloges. Depuis que ce globe existe , tous les peuples unis en corps de nation , se sont ressemblés , si l'on en excepte les habits , le langage , & quelques usages

ridicules que l'on confond trop souvent avec les mœurs générales.

Ces fous mélancoliques , qu'on appelle Moralistes , & qui perdent la Morale , ont prononcé que ce Siècle-ci est plus corrompu qu'un autre ; je ne crois ni à leur délire , ni à leur décision. Chaque jour fournit de grands exemples & des actes de bienfaisance , dignes des âges les plus épurés , & qui n'attendent que des panégyristes.

P A R M I ces actions , qui méritent une place dans les fastes de l'humanité , on ne doit point oublier ce que vient de faire l'Impératrice de Russie pour un homme de Lettres célèbre , mais qu'une considération infructueuse ne mettoit point à l'abri de l'infortune. M. Diderot , par une de ces circonstances , que le génie dédaigne de prévoir , se trouvoit réduit à se défaire de

sa Bibliothèque. Il avoit communiqué son dessein à quelques amis , qui bientôt le rendirent public. Le bruit en parvint jusqu'au Trône d'une Souveraine qui protège à 500 lieues de nous les Arts & la Philosophie.

V O I C I la Lettre qu'elle a fait écrire à ce sujet à un de ses Correspondans ; Homme de Lettres lui-même , & ami de M. Diderot.

---

*A Pétersbourg, ce 5 - 16 Mars 1765.*

LA protection généreuse , Monsieur , que notre auguste Souveraine ne cesse d'accorder à tout ce qui a rapport aux Sciences , & son estime particulière pour les Sçavans , m'ont déterminé à lui faire un fidèle rapport des motifs qui , suivant votre Lettre du 10 Février dernier , engagent M. Diderot à se défaire de sa Bibliothèque ; son cœur compâtissant n'a pu voir sans émotion que ce Philosophe si célèbre dans la République des Lettres , se trouve dans le cas de sacrifier à la tendresse paternelle l'objet de ses délices , la source de ses travaux & les compagnons de ses loisirs. Aussi Sa Majesté Impériale pour lui donner quelques marques de sa bienveillance , & l'encourager à suivre sa carrière , m'a chargé de ne faire pour elle l'acquisition de cette

Bibliothèque

Bibliothèque au prix de quinze mille livres que vous proposez , qu'à cette seule condition , que M. Diderot , pour son usage , en fera le dépositaire jusqu'à ce qu'il plaise à Sa Majesté de la faire demander. Les ordres pour le payement de seize mille livres sont déjà expédiés au Prince Galitzin , son Ministre à Paris. L'excédent du prix , & toutes les années autant , est encore une nouvelle preuve des bontés de ma Souveraine pour les soins & peines qu'il se donnera à former cette Bibliothèque , ainsi c'est une affaire terminée.

T É M O I G N E Z , je vous prie , à M. Diderot combien je suis flatté de l'occasion d'avoir pu lui être bon à quelque chose. J'ai l'honneur d'être , Monsieur , &c.

*Signe* J. B E T Z K Y.

P E U T - O N se défendre , en lisant cette

*II. Vol.*

D

Lettre , de cette émotion délicieuse , de cet épanouissement de l'âme , que produit toujours le spectacle ou le récit d'une belle action ! que de ménagemens & de délicatesse ! combien la reconnoissance est douce , quand la main du bienfaiteur se cache , & ne laisse voir que le bienfait ! l'art d'obliger ainsi , est un art vraiment digne du Trône. Il semble au vulgaire que les Souverains , ces Etres privilégiés , si peu faits à se croire nos égaux , pourroient se dispenser , lorsqu'ils répandent leurs graces , de ces égards ingénieux qui font des devoirs pour les particuliers.

M A I S les grandes âmes dépouillent tous ces préjugés brillans , cette féerie des rangs & des honneurs , ce triste sentiment de supériorité qui brise tous les liens , détruit tous les rapports , & corrompt la source même de la bienfaisance. Elles réduisent le Monarque

au titre primitif , au titre sacré d'homme ,  
obligé de secourir son semblable.

TELS ont été sans doute les motifs  
sublimes qui ont conduit l'Impératrice dans  
le bel exemple qu'elle vient de donner aux  
Souverains. Quelle leçon sur-tout pour  
ces protecteurs subalternes , qui ne sont  
que vains , & se vantent d'être sensibles ,  
qui rendent vil le malheureux qu'ils obligent ,  
lui font boire la lie du bienfait , payent des  
flatteurs , pensionnent des esclaves , achètent  
des victimes , & justifieroient presque les  
ingrats qu'ils font , si le plus bas des vices  
pouvoit trouver une excuse. Entre la plus  
affreuse indigence & la protection d'un Sot ,  
il ne faut pas balancer un moment. Le malheur  
n'est rien auprès de l'humiliation, L'avilissement  
est une mort lente qui ne laisse pas même  
à l'âme le droit consolant de se croire



52 *ÉPITRE A CATHERINE II.*

immortel , & l'orgueil , ce vice de la prospérité , est ou doit être la vertu de l'infortune.

M A I S n'altérons point par ces tristes réflexions le plaisir pur que doit laisser dans tous les cœurs sensibles, le trait que j'ai osé célébrer , pour l'honneur du Trône , l'émulation des Rois & le bien de l'humanité.





*Ch. Eisen Inv.*

*De Longueil Sculp.*

E P I T R E  
*A CATHERINE II,*  
 I M P E R A T R I C E  
*D E R U S S I E.*

**B**RILLANTE encor des fleurs de l'âge,  
 Tu ceignis le bandeau des Rois ;  
 Le Soli-kam te rend hommage ;  
 La Næva, fière de ses droits,  
 Aime à réfléchir ton image ;  
 Et, sans envier l'or du Tage,

Roule ses glaçons sous tes loix.  
Tu régis cet Empire immense  
Dont la nuit couvre l'Orient ,  
A l'instant que des feux qu'il lance  
Le jour embrase l'Occident.  
Un vaste & merveilleux ouvrage , \*  
Ce lien de deux grands Etats ,  
Te fait toucher à ces climats ,  
Où , respectable sans combats ,  
On est soumis sans esclavage ;  
A ces rivages florissans ,  
Habités par ce Peuple antique ,  
Qui depuis près de cinq mille ans ,  
Dans un calme philosophique ,  
Echappe au ravage des temps ;  
Sous le voile de ses Pagodes  
Adore un Etre protecteur ;  
Trafique avec nous de ses modes ,  
Et garde pour lui son bonheur.

M A I S tout ce brillant appanage ,  
Ces titres superbes & vains ,  
Et ce dangereux avantage  
De gouverner quelques humains ,

\* *La grande Muraille.*

Ne font rien aux regards du Sage.  
 Il vient, la balance à la main,  
 S'asseoir sur les marches du Trône :  
 Ses yeux, fermés sur la Couronne,  
 Ne fixent que le Souverain.

Le cri d'une injuste victoire  
 Qui se mêle au cri des mourans,  
 Egorgés des mains de la gloire,  
 Pour l'affreux plaisir des Tyrans ;  
 Tout pouvoir qui nuit & qui blesse,  
 Tout Sceptre lâchement porté,  
 Et tout laurier ensanglanté,  
 Sont vils aux yeux de la Sagesse.  
 Quand elle ose élever sa voix,  
 C'est pour ceux que le Ciel fit naître  
 Puissans & justes à la fois.  
 A qui l'on permet d'être Rois,  
 Parce qu'ils sont dignes de l'être :  
 Pour qui l'auguste vérité  
 N'a point encor perdu ses charmes,  
 Qui, comme toi, séchent les larmes  
 De la plaintive humanité ;  
 Dont l'inquiète bienfaisance  
 Adoucit les secrets tourmens

De la ourageuse indigence ;  
Des Muses ranime les chants ,  
Et va répandre l'abondance  
Dans l'asyle obscur des talens.

COMBIEN il faut que l'on t'admire ,  
Et qu'on répète à l'Univers ,  
Qu'une Souveraine respire ,  
Dont les yeux sont toujours ouverts  
Sur l'infortuné qui soupire ;  
Qui prévient ses timides vœux ,  
Du bienfait tremble de l'instruire ,  
Et , dans un transport généreux ,  
Loin des bornes de son Empire  
Cherche à faire encor des heureux.  
Ainsi ce globe de lumière ,  
Qui , sous un ciel brillant & pur ,  
Poursuivant sa vaste carrière ,  
Roule des flots d'or & d'azur ;  
D'un seul point luit sur tous les Mondes ,  
Éclaire le noir Africain ,  
Blanchit la perle au sein des Ondes ,  
Et dans ses cavernes profondes ,  
Va mûrir l'or du Méxicain ,

PAR tes soins il va donc renaître  
Ce Philosophe respecté,  
Et qui fut malheureux, peut-être  
Pour trop aimer la vérité.  
Désormais, vainqueur de l'envie,  
Dans son heureuse obscurité,  
Il peut, sans redouter la vie,  
Aller à l'immortalité  
Homère, Virgile, Pindare,  
Vous ne lui ferez point ravis:  
Une faveur sublime & rare  
Lui rend ses Dieux & ses amis;  
Ses vrais amis, les seuls fidèles,  
Les seuls que l'on retrouve, hélas!  
Au sein des disgrâces cruelles:  
Les seuls qui ne soient point ingrats.  
Dans le cours de ces doctes veilles,  
De ces laborieuses nuits,  
Qui font éclore les merveilles  
Dont nous allons être enrichis;  
D'un esprit actif & paisible  
Il poursuivra ses longs travaux,  
Sans craindre le retour horrible  
Des soucis, pires que les maux.

Il aura du plaisir encore  
A voir, dans son humble séjour,  
Poindre la clarté de l'Aurore  
Et les premiers feux d'un beau jour.

A L O R S si tu viens à paroître,  
Toi, sa fille, objet de ses vœux,  
Des pleurs couleront de ses yeux,  
Orgueilleux de t'avoir fait naître,  
Il osera se croire heureux,  
Dans l'espoir que tu pourras l'être;  
Et, te soulevant dans ses bras,  
Bénira la main tutélaire,  
Qui, par des secours délicats  
Tranquillise le cœur d'un père.

Q U E L grand exemple pour les Rois!  
Leur suprême magnificence  
Brille moins dans la récompense,  
Que dans l'équité de leur choix.

P O U R S U I S, illustre CATHERINE;  
Tu sens ces grandes vérités,  
Par qui sont toujours cimentés  
Les Trônes, que le Ciel destine  
A de hautes prospérités.



PIERRE s'élève ; la Russie ,  
 Pour naître , attendoit ce héros.  
 Sous les aîles de son génie  
 Il va féconder ce cahos ;  
 En vain son sang brûle & bouillonne ,  
 Il est toujours maître de soi ;  
 Il sçait descendre de son Trône ,  
 Pour y remonter en grand Roi.  
 Il foule aux pieds ces vains phantômes ,  
 Qui pouvoient retarder ses vœux.  
 PIERRE a sçu te créer des hommes ,  
 Et tu sçauras les rendre heureux.

BORNÉ par toi dans sa puissance ,  
 Par toi resserré dans ses biens ,  
 L'oisif Clerge que tu retiens  
 Dans une paisible indolence ,  
 Ne dévore plus la substance  
 Des plus utiles Citoyens.  
 Déjà dans une Cour polie  
 Tout sert & prévient tes desirs ;  
 Ta voix excite l'industrie ,  
 Le goût ennoblit tes plaisirs.  
 L'effain des amours t'environne ;  
 Je les vois , jouant près du Trône ,

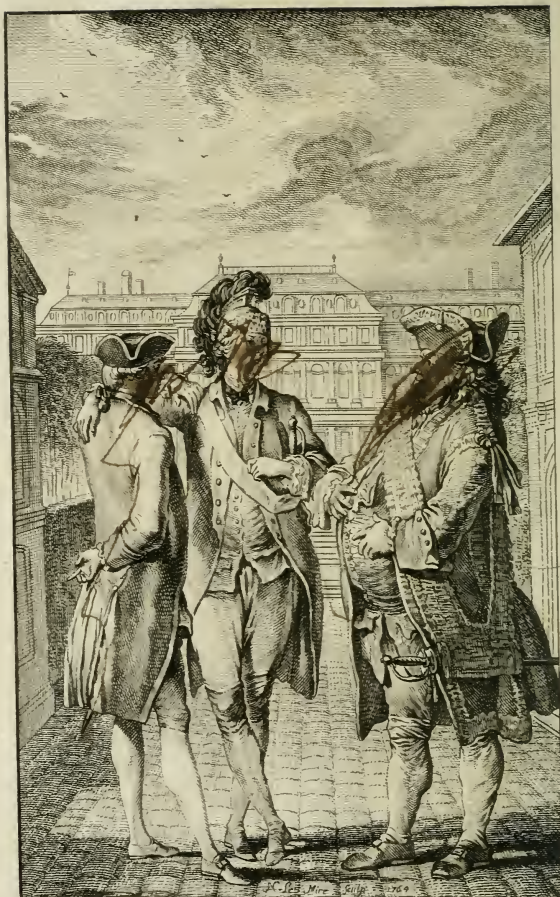
## 60 *ÉPITRE A CATHERINE II.*

A la palme auguste des Arts  
Enlacer les fleurs les plus vives,  
Et , rechauffés par tes regards ,  
Ne point envier d'autres rives.  
Tu ne dois point le dédaigner  
Ce culte flatteur & sincère ;  
Plus d'une femme a sçu régner ;  
Bien peu de Reines ont sçu plaire.

Jours de ces faveurs des Cieux :  
Pour moi , caché sous un nuage ,  
Permits que j'échappe à tes yeux.  
Content , à l'abri de l'orage ,  
Je ne demande rien aux Dieux :  
Si j'avois été malheureux ,  
Tu n'aurois point eu mon hommage.







*L'Eisen invenit*

*J. Le Mire Sculp. 1769*

*N. le Mire Sculp*



*LE POT-POURRI,*  
*E P I T R E*  
*A QUI ON VOUDRA.*

---

**A**INSI donc , changeant de Pinceau ,  
 Ma Muse docile & volage  
 Va , pour toi , de notre voyage  
 Crayonner le léger tableau.

Mais laisse-moi , Belle ÉMILLE ,  
L'heureuse & douce liberté  
De me livrer à ma folie.  
La Nature toujours varie ;  
D'objets en objets emporté ,  
Je veux imiter sa magie  
Qui naît de la diversité.  
Loin de moi le style apprêté ,  
Et la froide monotonie.  
Tantôt, Disciple d'Hamilton ,  
Qu'à tous nos Sages je préfère ,  
Je m'efforcerai , pour te plaire ,  
D'imiter son aimable ton ;  
Tantôt , sérieux par prodige ,  
Et raisonnable par accès ,  
Je sortirai de mon vertige ,  
Je rembrunirai tous mes traits.  
Sombre comme un Docteur de Londres ,  
Je me guinderai vers les cieux ,  
Et je t'ennuirai de mon mieux :  
C'est de quoi j'ose te répondre.  
Quelquefois même plus heureux  
Je t'arracherai quelques larmes :

Le Sentiment si plein de charmes ,  
Viendra se mêler à mes jeux.  
Philosophe dans mon délire ,  
Je m'applaudis de soupirer :  
Celui qui ne sçait pas pleurer  
N'a pas acquis le droit de rire.  
Me voilà prêt , allons , suis-moi ,  
Tu crains la longueur de la route ?  
Mille fleurs y naîtroient sans doute ,  
Si je la faisois avec toi.

Nos chevaux , pleins d'honneur & d'âme ,  
Nous traînent en grand appareil ,  
Et déjà respirent la flâme ,  
Comme les courriers du Soleil :  
Déjà dans notre course agile ,  
Nous voyons fuir ces beaux remparts ,  
Où s'endort un peuple futile  
Au sein des Plaisirs & des Arts :  
Déjà sur un côteau fertile  
Nous laissons errer nos regards ,  
Lassés du faste de la Ville ,  
Où l'ennui roule dans des chars :



Du Zéphir l'haleine est plus pure ;  
D'un lieu tristement fortuné,  
Nous quittons l'air empoisonné  
Pour les Parfums de la Nature.  
Et le plaisir , & le chagrin ,  
Tout est compensé dans le monde ;  
Oui , dans cet immense Jardin  
La rose avec l'épine abonde.  
Dieu fit , je le crois volontiers ,  
Pour l'agrément de nos voyages ,  
Ces beaux vallons , ces payfages :  
Mais , pour le supplice des Sages ,  
Le Diable a créé les rouliers.  
Que peut une frêle voiture  
Contre ces gros mondes roulans ,  
Trainés par six monstres pesans ,  
Aussi mal appris , je te jure ,  
Que leurs guides impertinens ,  
Toujours ivres , toujours jurans ,  
Aveugles , sourds , impitoyables ,  
Qu'il faut tuer de temps en temps ,  
Pour les rendre un peu plus traitables.  
Grace aux chocs devenus fréquens ,

Cent fois notre conque légère  
Penfa se briser comme un verre ,  
Et nous laisser , le long des champs ,  
Philosopher sur la poussière.  
A la fin un peu mécontents ,  
Appellant l'adresse à notre aide :  
A ces petits désagréments ,  
Nous fumes chercher le remède ,  
Chez un Armurier d'Orléans.

Nous prîmes chacun , sans mot dire ;  
Un de ces tubes menaçans ,  
Qui , lorsqu'on les présente au gens ,  
Font que soudain on se retire :  
Comme la frayeur rend polis !  
Il falloit voir , humbles , soumis ,  
Tous nos animaux de la veille ,  
D'un certain éclat éblouis ,  
Se détourner , baisser l'oreille ,  
Et saluer nos deux fusils.

SANS embarras & sans contrainte ,  
En vainqueurs nous marchons enfin ;

Et le spectacle de leur crainte  
 Charme les ennuis du chemin.  
 Que dis-je ! l'ennui , je t'assure ,  
 Sous un ciel toujours varié ,  
 Loin du bruit & de l'imposture ,  
 N'approche point de l'amitié  
 Qui voit sourire la Nature.  
 O lieux ! ô rivages chéris !  
 Fleuve fécond , superbe Loire ,  
 Jamais , jamais tes bords fleuris ,  
 Où Cérès , le front ceint d'épics ,  
 Étale sa pompe & sa gloire ,  
 Le cours paisible de tes eaux ,  
 Ces prés , ces bois & ces côteaux  
 Ne sortiront de ma mémoire....

QUELS feux colorent l'horison !  
 O Dieux ! quelle belle soirée !  
 Du Soleil le dernier rayon ,  
 Jouant sur la voute azurée ,  
 Ne peut quitter cette contrée ,  
 Malgré l'ordre de la saison.  
 Son or & sa pourpre mobiles

Au fond des flots sont réfléchis :  
La présence de deux Amis  
L'a suspendu sur ces asyles.  
Il voit en son immense cours  
Cent mille Amans & leurs Maitresses ,  
Se jurant de fausses tendresses ,  
Gémir dans le sein des Amours.  
Il voit des âmes orgueilleuses  
Qui n'ont que leurs desirs pour loix :  
Il voit des vertus fastueuses ,  
Des Rois malheureux d'être Rois .  
De toutes parts il voit le crime ,  
Sous cent formes multiplié ,  
Et presque jamais l'Amitié  
Ne s'offre à son regard sublime.  
Cette noble Fille des Cieux ,  
Toujours plus riante & plus belle ,  
Quand elle vient frapper ses yeux ,  
Vaut bien qu'il s'arrête pour elle.

ENFIN son disque éblouissant  
Roule sous un autre hémisphère ;  
Et Phébé vient en rougissant

Nous prêter sa douce lumière.  
Remplis de ces vastes objets,  
Offerts par des plaines fécondes,  
Qu'entourent les plus belles ondes,  
Où règne une touchante paix :  
Nous nous disions ; que ce rivage  
Du Bonheur nous peint bien l'image !  
Ici rien n'attriste les yeux.  
O Ci ! dans un si court voyage  
Aurions-nous trouvé des heureux ?  
Le Payfan laborieux,  
Recueillant le fruit de son zèle ,  
N'a-t-il à craindre dans ces lieux ;  
Ni la Taille ni la Gabelle ?  
Ce pays , par-tout habité,  
Est par-tout riant & tranquille :  
N'est-il point encore infecté  
Par l'avarice de la Ville ?  
Inspirés par l'humanité,  
Nous chérissions de si doux songes :  
Au défaut de la vérité ,  
Il faut embrasser des mensonges.  
Du Récit j'observe les loix ;

Quand on conte , il faut aller vite.  
Je ne t'arrête point au gîte .  
Et je touche aux remparts de Blois.

D É J A s'é'ève dans la nue  
Cet Amphithéâtre vanté ,  
Qui , par la Loire répété ,  
Satisfait doublement la vue.  
On découvre sur la hauteur  
Ce Palas vaste & magnifique  
Qu'habite , au sein de la grandeur ,  
Avec un faste canonique ,  
Dans le costume évangélique ,  
Un des Apôtres du Seigneur.

Tu connois ce Châtel antique  
Que fit bâtir François Premier ;  
Mazure bisarre & gothique ,  
Mais qu'il ne faut point oublier.  
Sur-tout son Concierge fidèle  
Mérite bien d'être cité :  
C'est un Monsieur , tout plein de zèle ,  
Et très-plaisant en vérité.  
Malgré la pesanteur de l'âge ,  
Et ses deux aulnes de visage ,

Il va grim pant , trot tant , soufflant ;  
Vous indique chaque passage ,  
Et s'extasie à tout instant.  
Il voit de la magnificence  
Où l'on ne voit que des débris ;  
Il n'est point de trou de souris ,  
Qui ne fasse honneur à la France.  
Dans les recoins les plus obscurs  
Très-gravement il vous promène ;  
Il vous fait admirer les murs  
Comme les murs de porcelaine.  
Souvent , pour vous instruire mieux ,  
Il s'arrête , ferme les yeux ,  
Met ses deux mains sur sa bedaine ,  
Et puis , voilà mon gros menteur  
Qui , sans oser reprendre haleine ,  
Vous dit tout son Château par cœur.

P A S S O N S des discours si sublimes.  
Dans ce Château , jadis fameux ,  
Où , parmi les ris & les jeux ,  
La haine marquoit ses victimes ;  
Séjour brillant & dangereux ,  
Où logeoient les Rois & les crimes ,

Logent aujourd'hui la candeur ,  
 Et la vérité sans nuage ,  
 La vertu sans trop de rigueur ,  
 Et le bon ton sans étalage.  
 Par fois on y rencontre un Sage ;  
 Jusqu'à plaire osant s'abaisser ;  
 Un bon humain , très-peu sauvage ,  
 Qui sçait rire & qui sçait penser ;  
 Savant sans faste & sans rudesse :  
 Charmant , quoiqu'il dise la Messe ,  
 Un simple , un fortuné mortel ,  
 Qui ne rougit point d'être aimable ,  
 Et sçait quitter le saint Autel ,  
 Pour venir s'amuser à table.  
 Qu'avec plaisir j'ai contemplé  
 Ce séjour \* , respecté par l'âge ,  
 Où l'on vit jadis assemblé  
 Un vénérable Aréopage !  
 Dans ce vaste asyle autrefois  
 L'alière & puissante Noblesse ,  
 Le Clergé , toujours plein d'adresse ,  
 Et le Peuple , immolé sans cesse ,

\* La Salle où se tenoient autrefois les Etats.



Pefoient & défendoient leurs droits.  
 Aujourd'hui , c'eft dans ce lieu même  
 Que , le jour penchant vers fa fin  
 Des Bléfoifes le jeune effain  
 Vient rendre hommage au Dieu fuprême  
 Qui tient un flambeau dans fa main.  
 L'obfcurité les favorife  
 Sous ces lambris majefteux :  
 Chaque colonne a fa devife ,  
 Ses vers & fon chiffre amoureux.  
 Les mères en font exilées ;  
 On n'entend que tendres foupirs ,  
 Et ces voix inarticulées ,  
 Organes confus des plaifirs.  
 L'Amour dans les airs s'y balance ,  
 Applaudit à ces doux ébats ,  
 Et rit de tenir fes Etats ,  
 Où fe tenoient ceux de la France.

D A N S ces effets, qui font des jeux ,  
 Je reconnois la main des Dieux.  
 Tout meurt , fe diffout & s'écoule ;  
 Tout renaît fous des traits divers :  
 Le torrent des âges qui roule

Use & reproduit l'Univers.

Athènes n'est plus qu'un village ;

Les arts fleurissent à Berlin.

Le François frivole & volage

Peut cesser de l'être demain.

Du Midi le Nort est l'Ecole ,

Le Russe est devenu badin ;

On dit la Messe au Capitole.

Prêtant le flanc de toutes parts ,

Rome en proie aux esprits crédules ,

A des croix au lieu d'étendarts ;

Et c'est un vieux Pontife en mules

Qui régne où régnoient les Césars.

O Temps ! exerce ton ravage ,

Et plane sur les élémens.

De ce Monde , où passe le Sage ,

Sappe en secret les fondemens.

Que me fait ta faulx vengeresse ,

Si je conserve des desirs ,

Si l'Ami , que le Ciel me laisse ,

Préside à mes heureux loisirs ,

Si tu respectes mes plaisirs ,

Et les charmes de ma Maîtresse :

Mais de ces différens tableaux,  
Qu'a tracés ma Muse légère,  
Amante des objets nouveaux,  
Venons à ceux que je préfère.

CIEL ! quel spectacle attendrissant !  
Je vois , dans leur transport sincère ,  
Une Fille , un Fils , une Mère ,  
Rire & pleurer en s'embrassant.  
Tu partageas bien cette joie ,  
Toi , le témoin de leur bonheur ,  
Toi , dont le front serein déploie  
Et la franchise & la candeur :  
O toi ! Philosophe sensible ,  
Qui , dans ta retraite paisible ,  
Jouis du Ciel & de ton cœur.

RÉJOUIS-TOI , ma tendre Mère ;  
Toi , la Mère de mon Ami ;  
Tu n'es point heureuse à demi ,  
On t'aime autant qu'on te révère.  
Renaiss au sein de tes enfans :  
Que leur jeunesse te couronne ,  
Et que l'éclat de leur printemps ,  
Embélisse encor ton automne !  
Ce sont deux fleurs , tu le vois bien ;

Que fit éclore la Nature ,  
 Pour servir enfin de parure  
 A l'arbre qui fut leur soutien.

NOTRE Compagne de voyages  
 Est plus aimable que jamais.  
 Compte qui voudra ses attraits ,  
 Je n'aime point les longs Ouvrages.  
 Loin du tourbillon des Amans ,  
 Libre , satisfaite & tranquille ,  
 Elle moissonne dans les champs  
 De nouveaux charmes pour la ville.  
 Fuyant les Dieux & leurs lambris ,  
 C'est Vénus qui se fait Bergère :  
 Malheureusement le pays  
 Est très-stérile en Adonis.  
 On prétend qu'il n'en fournit guère ;  
 Et Mars, qui vaudroit encor mieux ,  
 Mars , à vaincre toujours habile ,  
 De Chambor a quitté l'asyle ,  
 Pour aller habiter les Cieux.

ON ne sçait point feindre au Village.  
 Une simple & champêtre Cour  
 Vient offrir à mon jeune Sage  
 Des cœurs sans fard, un pur hommage ,

Payés du plus juste retour.  
 Maître Colas & Maître Pierre ,  
 Bois Auvergnacs , remplis de sens ,  
 Très-peu versés dans la Grammaire ,  
 Prononcent leurs lourds complimens ,  
 Bien incultes , bien éloquens ,  
 Bien au-dessus du fade encens  
 De la politesse ordinaire.  
 Oui , j'aime mieux ces vrais humains ,  
 Ne toisant jamais leur langage ,  
 Que ces discoureurs enfantins ,  
 Toujours enchaînés par l'usage ,  
 Qui vont distillant la fadeur ,  
 Que rien n'attendrit & ne touche ;  
 Qui vous disent avec la bouche  
 Ce qu'il faut dire avec son cœur.

АН ! sans cesse je me rappelle  
 Ce jour de Fête & de bonheur ;  
 Cette scène pour moi nouvelle ,  
 Que dédaigneroit la grandeur ,  
 Toujours froide & toujours cruelle.  
 Dès le matin , dans le Château  
 On fit entrer tout le Village.  
 Téniers , prête-moi ton pinceau ,

Toi , la Fontaine , ton langage ;  
J'en ai besoin pour ce tableau.

DÉJÀ le flageolet gothique  
A donné le signal des jeux ;  
Et de l'allegresse rustique  
L'éclat brille dans tous les yeux.  
On se mêle , on choisit sa place ,  
Par instinct on va s'embrasser ;  
Déjà chaque main s'entrelace ,  
Et le grand rond va commencer.  
De cris joyeux le Ciel résonne ;  
Colinette , pour refuser  
Ce que pourtant Life abandonne ,  
Vous attrape un bon gros baiser ,  
Qu'en riant Mathurin lui donne.  
Sans trop songer aux Spectateurs ,  
On fait faire un saut à Pérette ;  
Zéphir , qui dans les airs la guette ,  
L'expose aux regards des railleurs.  
Pérette ignore la décence ,  
Ne sçait point qu'il faut se fâcher ;  
Et croit n'avoir rien à cacher ,  
Parce qu'elle a son innocence.  
Plus loin des groupes de Buveurs

Trinquent sur une vaste tonne ,  
Qu'une branche verte couronne :  
Le vin ruisselle sur les fleurs.  
Des vieillards assis sous l'ombrage ,  
Semblent ranimer leur langueur :  
Leur front , tout sillonné par l'âge ,  
Reprend la vie & la couleur.  
La joie a passé dans leur âme ,  
Ils se rappellent leur printemps ;  
Et leur œil presque éteint s'enflâme  
De la gaité de leurs enfans.  
Je vois des Laboureurs naissans  
Courir sans guide & sans lisières :  
Les plus jeunes , plus caressans ,  
Reviennent . auprès de leurs mères ,  
Jouer avec les cheveux blancs  
Et la barbe de leurs grand-pères ,  
Qui vont bientôt mourir contents.

ÉMILIE , à ce Bal rustique ,  
Que je viens d'offrir à tes yeux ,  
Comparons nos Bals fastueux ,  
Notre Danse soporifique ,  
Nos Quadrilles si langoureux ,  
Et notre ennui si magnifique ,

Et notre effort pour être heureux.  
Pourquoi d'un carton odieux  
Charger les traits de l'allégresse !  
Rougeons-nous de notre ivresse ?  
Le masque est-il fait pour les jeux ?  
J'aime ces fronts où tout respire ,  
Où des cœurs se peint le délire ,  
Ces miroirs de la vérité ,  
Que nulles vapeurs ne ternissent ,  
Où dans leur jour s'épanouissent  
Tous les rayons de la gaiété.  
Par-tout nous portons nos entraves ,  
De rien nous ne sçavons user :  
Nous ressemblons à des esclaves ,  
Que l'on condamne à s'amuser.  
Perdu dans la foule bruyante  
On se coudoie , on se poursuit ,  
On bâille , on ment , on se tourmente ,  
Chacun ou se cherche , ou se fuit.  
On voit des Grâces douairières ,  
Allant , précipitant leurs pas ,  
Et resserrant leurs vieux appas  
Dans des juste-au-corps de Bergères ;  
Des ours charmarrés de rubans ,



Des diables pleins de gentillesse ;  
 Et sur-tout des jeunes Sultans ,  
 Qui n'ont pas même une Maîtresse.  
 On s'échappe, on déserte enfin :  
 L'ennui seul veille au fond des âmes ;  
 Et les nerfs de toutes nos femmes  
 Sont ébranlés le lendemain.

Je l'avouïrai , belle Émilie ,  
 Je puis ici des goûts nouveaux ;  
 J'aime la pente des côteaux ;  
 D'où l'œil commande à la prairie ,  
 Où serpentent mille ruisseaux.  
 Soit que l'astre du jour achève  
 Le cours qu'il décrit dans les airs ,  
 Ou soit que l'Aurore soulève  
 Le grand rideau de l'Univers ;  
 Toujours ma rapide pensée  
 S'élance , & me fait des plaisirs ;  
 Mon âme sans cesse exercée ,  
 Forme sans cesse des desirs.  
 Je vois & j'entends la Nature ;  
 Elle vole avec les Zéphirs :  
 Dans cette source elle murmure ,

Et

Et semble , sous cette verdure ,  
Laisser échapper des soupirs.  
Son empreinte est dans ces nuages ,  
Dont le voile obscurcit les cieux :  
Elle tonne avec les orages ,  
Elle étincele dans les feux.  
Par-tout de sa main bienfaisante  
Je reconnois les vastes dons :  
Elle parle , sa voix puissante  
Fait rouler le char des saisons ,  
Et c'est aux frimats qu'elle enfante  
Qu'on doit l'or flottant des moissons.  
Ici je pense , je suis homme.  
Philosophes que l'on renomme ,  
Je vous surpasse en ce moment :  
J'en atteste la Raison même ,  
Vous futes sages par système ,  
Et je le suis par sentiment.

EN ces lieux au moins je puis rire  
De tes prétendus Beaux-Esprits ,  
Fameux dans l'art de la Satyre ,  
Briguant à grands frais le mépris ;  
Sans qu'un pareil choix leur déplaise ,

J'y puis être sot à mon aise,  
Et me moquer de leurs Ecrits,  
Pourvu qu'au soir je me repose,  
Après les plaisirs d'un beau jour,  
Et que ma main cueille une rose  
Sur les arbutus d'alentour ;  
Qui peut me nuire ou me distraire ?  
Que me font les vaines rumeurs,  
Les Libelles & leurs Auteurs ?  
Cet asyle est un sanctuaire  
D'où n'approchent point leurs fureurs ;  
Je vouë à l'Amitié fidelle  
Mes instans , fortunés par elle.  
Que dis-je ! en cet heureux séjour,  
Il en est aussi pour l'Amour.  
Dans la retraite solitaire  
Le cœur est prompt à s'enflâmer ;  
A la ville on ne veut que plaire ,  
C'est dans les champs qu'on veut aimer ;  
Après les frivoles tendresses  
De nos élégantes Beautés,  
Ce long commerce de foiblesses ,  
D'ennuis & d'infidélités :  
Après ce triste persiflage ,

Que l'on appelle sentiment ,  
La fatigue d'être volage ,  
Ou le dégoût d'être constant :  
Combien il est doux pour le Sage  
De s'envoler dans les forêts ,  
Et de chiffonner les attraits  
De quelques Nymphes de village !  
Toi , l'unique objet de mes vœux ,  
Aline , ô toi que je préfère ,  
Sans ornemens tu sçais me plaire ,  
Sans art tu sçais me rendre heureux.  
Va , ton art est d'être sincère.  
Pour moi , je n'oublierai jamais  
Ce jour où , près d'une bruyère ,  
J'appris à ma jeune Bergère  
De l'Amour les premiers secrets.  
Quelle vérité ! que d'attraits !  
Dans ton sein couloient quelques larmes :  
Elles humectoient nos baisers ;  
Et déjà tes voiles légers  
Cessoient de m'envier tes charmes.  
Heureux le Mortel transporté ,  
Qui réalisant l'espérance ,  
Saisit le moment souhaité ,

Triomphe de la résistance ,  
Et fait sentir à la Beauté  
La douloureuse volupté ,  
Où meurt la timide innocence !  
Bannis sur-tout de vains regrets :  
Pour un bien que l'Amour moissonne ,  
Il en est mille qu'il nous donne ,  
Et ses larcins font des bienfaits.  
Ce Dieu nous couvre de son aîle :  
Mon bonheur peut être ignoré ;  
Aime-moi bien , sois-moi fidelle ,  
Et n'en dis rien à ton Curé.

# LE MALHEUR,

## O D E.

C O U V R E - T O I de voiles funèbres ,  
 Muses , prends tes plus noirs pinceaux :  
 Que la douleur de ses ténèbres  
 Obscurcisse tous mes tableaux.  
 Loin de moi cette ardente ivresse  
 Qui peignoit tout à ma jeunesse  
 Sous les traits les plus séduisans.  
 Soleil , dérobe ta lumière ;  
 Et toi , dirige ma carrière ;  
 O nuit , préside à mes accens.

\*

Q U E L S cris jusqu'à moi retentissent ?  
 Quel deuil remplit tout l'Univers ?  
 Combien de malheureux gémissent  
 Sous le triste poids de leurs fers ?  
 Dieux ! quelle illusion touchante  
 D'un Spectacle qui m'épouvante  
 Vient me retracer les horreurs ?  
 Oui , de tous les Mortels ensemble  
 Ma pitié sous mes yeux rassemble  
 Et l'infortune & les erreurs.

JE vois des Etres innombrables ,  
Éternels jouets de la Mort ,  
Et des arrêts irrévocables  
Que contr'eux a lancés le fort.  
En vain leur raison enchaînée  
A la sévère destinée  
Voudroit opposer son orgueil :  
L'Astre sanglant qui les domine ,  
Les entraîne vers leur ruine ,  
Et les plonge dans le cercueil.

\*

L'UN , fier d'un courage stoïque ,  
Inaccessible au sentiment ,  
De sa fermeté tyrannique  
Se fait un éternel tourment :  
L'autre , moins malheureux peut-être  
Au plaisir immole son être ,  
Sous le joug des sens abattu ;  
Et chacun , dans sa folle ivresse ,  
Change son erreur en sagesse ,  
Et sa passion en vertu.

\*

Où suis-je ? quels climats sauvages !  
Quels sacrifices odieux !  
Quoi ! le meurtre sur ces rivages .  
Est l'encens que l'on offre aux Dieux !  
Quels sont ces Monstres exécrables  
Qui dans le sein de leurs semblables  
Plongent leurs parricides mains ?  
Ils se repaissent de carnage ;  
Et je vois leur tranquille rage  
S'abreuver du sang des humains.

\*

GRAND Dieu ! quelle ardeur de vengeance  
Remplit mon cœur épouvanté ! ....  
Mais non , plaignons leur ignorance ,  
En détestant leur cruauté.  
Du préjugé qui les maîtrise ,  
De l'erreur qui les tyrannise  
Ils suivent l'ascendant affreux ;  
Et, souillés du sang des victimes ,  
Ils sont , au milieu de leurs crimes ,  
Moins coupables que malheureux.

\*



Ah ! sur cette image sanglante  
 Jettons plutôt un voile épais :  
 Ma Muse interdite & tremblante  
 Ne sçait point chanter les forfaits.  
 Parcourons les Peuples célèbres ,  
 Que de ses profondes ténèbres  
 L'ignorance n'offusque pas ;  
 Et de leur raison infidelle  
 Voyons si la foible étincelle  
 Vers le bonheur conduit leurs pas.

\*

DE cette pompe fantastique  
 Que l'éclat est vain & trompeur !  
 Le dedans n'est qu'un corps étique  
 Que mine en secret le malheur.  
 Par le droit de nuire enhardie ,  
 La ténébreuse perfidie  
 Des loix y brave les efforts ;  
 Et nos Arts , de nos maux complices ,  
 Sans borner le nombre des vices ,  
 N'y font qu'augmenter nos remords.

\*

A I N S I l'on voit dans une plaine  
Brillante de mille couleurs ,  
Rouler les flots d'une fontaine  
Dont le cours est semé de fleurs :  
Brulé d'une soif dévorante ,  
Vers l'Onde pure & transparente  
Vole un voyageur entraîné ;  
Mais par cette liqueur traîtresse ,  
Sur cette rive enchanteresse ,  
Il tombe & meurt empoisonné.

\*

V A N T E Z moins , Villes florissantes ,  
Ce faux bonheur qui vous séduit :  
La cause qui vous rend puissantes ,  
Insensiblement vous détruit.  
Colosses , qui touchez la nuë ,  
Frappés d'une main inconnue ,  
Bientôt on vous verra tomber ;  
Un terme vient où tout expire ;  
Le plus grand , le plus vaste empire ,  
Est le plus près de succomber..

\*

QUEL démon, quel divin génie  
 Me transportera dans des lieux,  
 D'où l'infortune soit bannie,  
 Climats favorisés des Cieux !  
 Souhaits impuissants & stériles !  
 Mortel , tes cris sont inutiles !  
 Du destin respecte les loix :  
 Le malheur est ton appanage ;  
 Il flétrit la vertu du Sage ,  
 Et descend dans le cœur des Rois.

\*

LEUR félicité n'est qu'un rêve  
 Dont un instant détruit le cours ;  
 Un seul cheveu retient le glaive  
 Sans cesse étendu sur leurs jours.  
 Du monde possédant l'empire,  
 Le vainqueur d'Arbelles soupire ;  
 De paresse accuse son bras :  
 Il part , vole , rien ne l'arrête ;  
 Mais le malheur est sa conquête ,  
 Et son triomphe le trépas.

\*

O toi de qui la prévoyance  
Connoit jusqu'à nos moindres maux ,  
Toi , qui fis sortir l'existence  
De l'abîme obscur du cahos :  
Au sein de ta gloire immobile ,  
Avec un œil sec & tranquille ,  
Peux-tu voir ces tristes Mortels ,  
Dont l'obéissante foiblesse ,  
Sôumise à ta sombre sagesse ,  
T'élève en tremblant des Autels ?

\*

Si ton inflexible justice  
Exige un servile tribut ;  
Sans doute la bonté propice  
Est ton plus sublime attribut.  
Du bonheur sur notre hémisphère  
Répands un rayon salutaire ,  
Du haut du céleste séjour ;  
Et bientôt , offert sans contrainte ,  
L'encens que tu dois à la crainte ,  
Tu le devras à notre amour.

\*

Q u' A V E C p'aisir je t'envisage  
Abaissant tes yeux satisfaits  
Sur des Etres de qui l'hommage  
Seroit le prix de tes bienfaits !  
Jouis d'un si beau privilège !  
L'infortune qui nous assiège  
Souille tes regards généreux :  
On hait les tyrans redoutables ;  
Et si les Dieux sont adorables ,  
C'est quand les Mortels sont heureux.



## L' O R ,

## O D E.

DANS les flancs de la Terre avare ,  
Voisin du gouffre des Enfers ,  
L'Or , ce triste enfant du Ténare ,  
Laissoit respirer l'Univers.  
En ce premier âge du Monde ,  
On goûtoit une paix profonde ,  
Que ne troubloient point les forfaits :  
Au sein d'une volupté pure ,  
Nos cœurs soumis à la Nature  
Étoient heureux par ses bienfaits.

\*

ALORS on ignoroit encore  
L'orgueil des titres & des rangs ,  
Et ces fléaux que l'homme honore  
Du nom pompeux de Conquérans.  
Jouissant des droits de son être ,  
Il ne courboit point sous un Maître ,  
Un front au joug accoutumé :  
Libre , à l'instant de sa naissance ,  
Il ne devoit l'obéissance  
Qu'aux Dieux seuls qui l'avoient formé.

QUEL fracas ! ô fureur ! ô crime !  
Arrêtez , aveugles humains ! ...  
Où courez-vous ? Ciel ! quel abîme  
Creusent leurs sacrilèges mains !  
La clarté fait frémir les ombres :  
Ils vont jusqu'aux cavernes sombres  
Braver les Enfers étonnés :  
L'erreur à cette race avide  
Présentant le métal perfide ,  
Irrite leurs vœux effrénés.

\*

D'UNE mine obscure & brillante  
Je les vois , ces Spectres affreux ,  
Suivre la trace étincelante  
Au fond des antres ténébreux.  
L'avarice pâle & défaite ,  
Avec une joie inquiète ,  
Éclaire leurs sombres travaux.  
Que le Ciel tombe , qu'ils périssent !  
Pourvu que leurs efforts ravissent  
Ce qui doit enfanter leurs maux.

\*

DIEU puissant , lance ton tonnerre :  
Punis ces Mortels indiscrets ,  
Qui jusqu'au centre de la Terre  
Vont te dérober tes secrets.  
Mais non ; suspends , suspends ta foudre ;  
C'est peu de les réduire en poudre ;  
Laisse-les sentir leurs malheurs ;  
Et que ce Monstre , dont leur rage  
Se fait une si belle image ,  
Te venge , en déchirant leurs cœurs.

\*

OUI je le vois , ce monstre impie  
Franchir les bords du Phlégéon ,  
Et sous les traits d'une furie ,  
S'élançant du sein de Pluton.  
Des gémissemens moins funèbres  
Retentissent dans les ténèbres  
De ses Royaumes souterrains ;  
Et , loin de retenir sa proie ,  
Tout l'Enfer tréaille de joie  
Du présent qu'il fait aux humains.

❁



COUVERT de vaisseaux innombrables  
Déjà l'Océan courroucé  
Sous l'effort des rames coupables  
Frémit de se voir traversé :  
Parcourant les plaines profondes ,  
Quels nouveaux Souverains des Ondes,  
Semblent défier les revers ?  
Le Ciel en vain lance des flammes,  
L'ardeur qui dévore leurs ames ,  
N'a de bornes que l'Univers.

\*

THÉMIS s'enfuit épouvantée  
Aux cris lugubres des mourans ;  
Et, sur la terre ensanglantée  
Je vois naître les conquérans.  
Sur leur tête gronde la foudre .  
Leurs pieds écrasent dans la poudre  
Le front avili des Mortels.  
Et, défiés par les crimes ,  
Leurs Pontifes sont leurs victimes ,  
Et des tombeaux sont leurs Autels.

\*

ILS parlent ; on construit des villes :  
Peuples dignes de vos malheurs,  
Quoi ! vous élevez des asyles  
Pour y recevoir vos Vainqueurs !  
Vous baisez la main qui vous blesse :  
Je vois , je vois votre bassesse  
De vos Tyrans faire des Rois :  
Le vil intérêt les couronne ,  
L'injustice entoure leur trône ;  
La crainte éternise leurs droits.

\*

TANDIS qu'une lâche industrie  
S'empresse à combler leurs desirs ;  
Privés du soutien de la vie ,  
Vous gémissiez de leurs plaisirs.  
Gagés pour encenser des vices ,  
Leurs flatteurs de vos maux complices ,  
Recueillent seuls tous les bienfaits ;  
Et leur orgueilleuse opulence  
Semble insulter à l'indigence  
Des infortunés qu'ils ont faits.

\*

C O N T R A S T E affreux ! funeste image !  
O honte de l'humanité !  
Est-ce là ce juste partage  
Prescrit par la Divinité ?  
Lorsque plus riante & plus belle  
La Terre active renouvelle  
Le germe dans ses flancs caché ;  
Le chêne , fier de son ombrage ,  
Voit-il l'arbrisseau sans feuillage  
Près de lui mourir desséché ?

\*

D E nos maux source enchanteresse ,  
Du Monde ressort dangereux ,  
Ah ! que ne restois-tu sans cesse  
Enseveli loin de nos yeux ?  
Terre , reprends dans tes abîmes ,  
Reprends tes trésors & nos crimes ,  
Reviens , généreuse équité ;  
Et parmi nous ramène encore  
Les seuls biens que mon cœur implore ,  
Le bonheur & l'égalité.

\*

## S T A N C E S

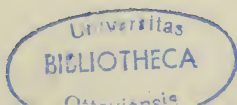
*S U R L A M O R T D' U N A M I.*

Sous le noir ciseau de la Parque  
 Mes yeux ont vu tomber tes jours ,  
 Ami , te voilà pour toujours  
 En proie au ténébreux Monarque.  
 L'amitié, ni l'Amour en pleurs,  
 Du Nocher de la sombre barque  
 N'ont pu suspendre les rigueurs.

\*

Que fais-je ? ma douleur t'outrage ;  
 Cet instant, qu'on nomme la mort ,  
 N'est qu'un terme, où l'homme s'endort ,  
 Après un pénible voyage.  
 Ta vertu qui vit dans les Cieux ,  
 Ne veut de moi qu'un pur hommage ,  
 La plainte importune les Dieux.

G ij



C E tombeau m'instruit & m'éclaire  
Sur le néant de l'Univers :  
Mes yeux enfin se sont ouverts.  
Oui, ce bonheur imaginaire  
Que nous poursuivons ici-bas ,  
N'est qu'une trompeuse lumière  
Que fait éclipser le trépas.

\*

R E V E S brillants, voluptés vaines ,  
Vous ne séduirez plus mon cœur ,  
Des esclaves de la grandeur  
Je n'irai point briguer les chaînes.  
Si l'arbitre de l'avenir  
Me prépare à son gré des peines ,  
Je ne veux point les prévenir.

\*

E N T R E les bras de la mollesse ,  
Libre de crainte & de desirs ,  
Loin des bruyans & faux plaisirs ,  
Je verrai couler ma jeunesse.  
J'attendrai la mort sans terreurs ,  
Et que craindrois-je ? mon ivresse  
M'en épargnera les horreurs.

\*

---

# LA POÉSIE,

## O D E.

*Ut Pictura , Poësis.*

**L**E Parnasse , autrefois siège de l'harmonie ,  
Ce Mont , d'où s'élançoient les éclairs du génie ;  
Dans la nuit du cahos est-il donc replongé ?  
A la froide raison on foumet Polimnie ;  
Et son culte avili n'est point encor vengé.

\*

**J**E cherche en vain cette Déesse altière ,  
Qui , dans son vol ambitieux ,  
Jusqu'au foyer de la lumière ,  
Affrontoit le regard des Dieux.  
Je ne vois plus qu'une Muse tremblante ,  
Dont tous les feux sont amortis ;  
Qui toujours foible & chancelante ,  
Traîne , en les mesurant , ses pas appesantis.

\*

OMBRES des demi-Dieux , Mânes de nos Orphées ,  
Dont les noms échappés de l'abîme des temps ,  
Conservoient parmi nous leurs honneurs éclatans ,  
Et triomphoient des brigues étouffées ;  
Des attentats de vos Censeurs nouveaux  
Défendez vos trophées ,  
Et l'immortel laurier qui croît sur vos tombeaux.



LA Raïson timide & sévère  
Veut symétriser vos accords ;  
Aux loix d'une sagesse austère ,  
Elle assujettit vos transports.  
De votre gloire elle dispose ;  
Sous ce joug qu'elle vous impose  
Venez courber vos fronts altiers ;  
Et, briguant de viles entraves ,  
A ses genoux , humbles Esclaves ,  
Venez déposer vos lauriers.



Vous qu'Apollon enflamme encore ;  
Laissez vos brillantes couleurs ;  
Déformais à la jeune Flore  
Arrachez ses tresses de fleurs.  
Enlevez les fruits à Pomone ,  
A Cérès sa faux , sa couronne ,  
L'or ondoyant de ses guérets ;  
Et , dans vos peintures nouvelles ,  
Au Zéphir dérobez ses aîles ,  
A l'Amour son arc & ses traits.

La Raïson proscriit ces images ;  
C'est elle qu'il faut écouter ;  
Et nos Poëtes sont des Sages  
Qui ne sçavent que disserter.  
Jaloux d'une palme fragile ,  
Homère , Pindare , Virgile ,  
Ont en vain bégayé des vers.  
Le Monde étoit dans son enfance ;  
Et le jour qu'attendoit la France ,  
Va se lever sur l'Univers.

\*



QUELLE sainte fureur m'anime ?

Disparoissez , barbares loix.

Muses , je vous retiens sur le bord de l'abîme ;

De vos Autels il faut venger les droits.

\*

MAIS quels concerts se font entendre ?

C'est toi , noble fille des Cieux ,

Qu'en ce moment je vois descendre

Du Palais enflammé des Dieux.

Tout l'Olimpe te sert de trône ;

Un nuage d'or t'environne.

Du vif éclat de tes couleurs

La voûte des airs se nuance ;

Et l'Amour sur ton front balance

Des festons de mirthe & de fleurs.

\*

L'AURORE vient t'offrir son écharpe éclatante ,

Le Soleil ses rayons , Hébé son doux souris ;

Élevant jusqu'à toi sa conque transparente ,

La Déesse des mers , le front ceint de rubis ,

Apporte à tes genoux les trésors qu'elle enfante.

\*

D E S Champs Elisiens les immortels berceaux  
Par toi se couvrent de verdure.  
Par toi l'Aquilon siffle , & le Zéphir murmure ;  
Tu commandes à la Nature ,  
Et tu la reproduis sous tes brulans pinceaux.

\*

L E Printemps sur tes pas renverse ses corbeilles ;  
Lui-même il rajeunit le verd des arbrisseaux ;  
Et Bacchus , en riant , t'offre l'oubli des maux ,  
Dans le jus ambré de ses treilles.

\*

T u parles , les humains confusément épars ,  
Vont s'assembler sous de communs asyles.  
Je vois naître les loix & s'élever des Villes  
Les magiques remparts.

\*

L A vérité par toi quitte enfin sa rudesse ;  
Empruntant ta parure , elle a repris ses droits ;  
Et , sous des traits plus doux , s'approche avec adresse  
De l'oreille des Rois.

O charme heureux de l'harmonie !

Flatteuse illusion , souveraine des cœurs ,

Tout l'Univers est plein de ta magie ;

Et le plaisir arme tes défenseurs.

\*

Q U A N D la Reine de l'Empirée

Des Grecs favorisant les coups ,

Du fils de Saturne & de Rhée

Voulut désarmer le courroux ;

Est-ce donc toi , froide sagesse ,

Qui fçus prêter à la Déesse

Un Art & des traits inconnus ?

Plus belle & sur-tout moins sévère ;

Elle n'emprunta , pour lui plaire ,

Que la ceinture de Vénus.

\*

D É J A le Maître du Tonnerre  
Sourit avec sérénité ;  
Ses yeux , qu'enflammoit la colère ,  
Étincélaient de volupté.  
Il s'attendrit , brûle , succombe ;  
Du haut des Cieux un voile tombe  
Soutenu par mille Zéphirs ;  
Et l'Ida , que couvre un nuage ,  
Voit éclore un nouveau bocage ,  
Où le Dieu cache ses plaisirs.

\*

T E L est ton charme , auguste Poésie ;  
Qu'on veut emprisonner dans un triste devoir.  
Semblable à la Beauté par l'Amour embellie ,  
Il ne faut point juger , mais sentir ton pouvoir.

\*

O vous qu'offense un beau délire ,  
Qui jamais d'Apollon n'éprouvez les fureurs ;  
Dont l'oreille se ferme aux accords de la lyre ,  
N'érigez plus en loix vos serviles erreurs.

Votre caprice en vain resserre

L'effor d'un vol audacieux

Quand le timide oiseau rase humblement la Terre ,  
L'Aigle s'élance , & se perd dans les Cieux.



---

# R E F L E X I O N S

## *S U R L E C O N T E.*

**D**E tous les genres d'écrire , le Conte est ; sans contredit , celui qui se rapproche le plus de la Nature : il en est l'expression naïve ; il doit en emprunter tous ses ornemens. C'est un enfant qui ne sçauroit nous plaire , qu'autant qu'il nous reproduit les traits de celle à qui il doit la naissance : mais comme il est en nous de tout altérer , en croyant tout perfectionner , à mesure que l'esprit a fait des progrès , le Conte , avec sa simplicité , a perdu son premier charme. Quelques imaginations ardentes & déréglées en ont détourné l'usage & la destination. Ce qui étoit fait pour amuser ou pour instruire , est devenu l'art d'endoctriner les passions , qui ne sont déjà que trop ingénieuses & trop sçavantes.

A U reste , je ne prétends point m'ériger en Moraliste ; malheureusement par-tout où il y a des hommes assemblés , il faut presque toujours les corrompre pour leur plaire. Je ne m'attacherai donc qu'à la partie du goût & au caractère particulier des différens Ecrivains qui se sont exercés dans le genre dont il est question.

LES Grecs , qui ont trouvé des Imitateurs , étoient naturellement vifs , légers , railleurs ingénieux , amoureux de cette Philosophie qui se moque de tout , parce qu'elle n'attache de prix à rien ; estimant plus leurs Poëtes que leurs Généraux , & préférant la représentation d'une Pièce nouvelle d'Euripide au gain d'une bataille : ils auroient oublié les maux que leur fit la Guerre du Péloponnèse , si on l'avoit mise en Vaudevilles.

ADMIRATEURS excessifs , ou détracteurs cruels , ils persécutoient leurs Sages , déïsoient leurs Bouffons : c'étoit un Peuple charmant.

Aussi fut-ce à Athènes , où le caractère de la Nation déployoit toutes ses nuances , & se jouoit sous toutes les formes , que le célèbre Ecrivain de Samosate \* jetta les fondemens de sa réputation. C'est là qu'il prit ce ton de plaisanterie , cette légèreté , cet atticisme que l'on trouve dans ses Contes & dans ses Dialogues : c'est-là qu'il apprit à connoître les hommes. Ce que j'aime sur-tout dans Lucien , c'est ce dédain philosophique , cette noble indépendance qui ne plie que sous le joug de la Raïson. Avec lui , la vanité n'a point de subterfuges. Il la poursuit dans son dédale ; il se fait jour à travers ce brouillard d'encens dont les Grands sont enveloppés ; il les apprécie , leur arrache le masque , & les expose à la risée de l'Univers. Il fait descendre les Dieux de l'Olimpe , les Rois de leur trône , les Héros de leur char de triomphe , & tous viennent rougir à ses pieds de leurs vices & de leurs foi-

\* *Lucien.*



bleffes. Que ne fert-il d'exemple à ces hommes timides , qui rampent dans le cercle étroit des bienféances ferviles , & qui ofent écrire quand ils craignent de penfer ? Lucien ne fe borne pas à un feul ton : quelle délicateffe , quelle chaleur , quelle grace , dans le récit des Amours de Téomnefte ! Le Conte de l'Ane eft un chef-d'œuvre de gaîté , de fineffe & de narration.

O N a intitulé *Odes* les Œuvres d'Anacréon mais la plupart font en récit , & peuvent paffer pour des Contes : tels font *la Vengeance de l'Amour* , *l'Amour réfugié* , *l'Amour de cire* , & tant d'autres : ainfi je puis en parler , fans m'écarter de mon objet . Anacréon eft , fans contredit , le Poëte le plus aimable , le plus facile , le plus riant de toute l'Antiquité : malheureufement on l'a défiguré parmi nous. Comment , dans le fílençe d'un cabinet , peut-on fe remplir de ce feu qu'il puífoit dans les yeux

yeux de sa Maîtresse , dans le désordre de la table & dans l'entretien de ses amis ? C'est une fleur qui n'a ni éclat ni parfum loin du sol qui l'a vû naître. Ce Poëte est un de ceux qu'il faut laisser dans leur langue naturelle : il est moins difficile de l'égaliser que de le traduire.

LE Conte fleurissoit aussi parmi les Romains. Pétrone , Chevalier Romain , Proconsul de Bithynie , Consul sous Néron , & plus que tout cela , homme de plaisir & de bonne Compagnie , fut un de ceux qui excellèrent dans ce genre. Il trouva le moyen d'avoir du goût sous le regne de Claudius \* & de la délicatesse à la Cour de Messaline. C'est lui qui étoit chargé de désennuyer l'Empereur en inventant chaque jour quelque fête nouvelle. Personne n'a porté plus loin que lui la recherche de la volupté , & , si l'on peut le hasarder , l'érudition du luxe & des plaisirs. Il

\* *Empereur crapuleux.*

donnoit à la Cour la douce empreinte de son caractère & de son génie. Il respire dans ses ouvrages : c'est par-tout un courtifan délié , un libertin aimable , dont les couleurs sont toujours fraîches & animées , & qui ne peint les passions qu'après les avoir senties. Il est certain que la familiarité des Grands , quelque dépravés qu'ils puissent être , est très-utile à ceux qui écrivent. On y trouve cette aisance , cette politesse , cette aménité , ce je ne fais quoi , qu'on peut appeller le vernis de l'esprit & la fleur de l'imagination. C'est toujours avec distinction qu'ils sont vicieux & ridicules , & peut-être est-ce à Claudius que Pétrone est redevable de son immortalité. Son Conte, appelé *Satiricon* , prouve à quel point il avoit étudié les hommes , & l'on voit dans ses Amours de Circé & de Polyenos & dans sa Matrône d'Ephèse , combien il connoissoit les femmes. Il ne faut point oublier parmi les Italiens Bocace & l'Aristote. L'un plaira tou-

jours par gaîté franche & la pureté de son langage : l'autre est un fou plein de génie.

MAIS c'est parmi nous particulièrement que le Conte a fait des progrès sensibles & qu'il a acquis un nouveau degré de perfection. Il faut remonter jusqu'à Rabelais, que j'ai le malheur de ne pas entendre & de ne pas admirer. Je ne conçois rien à sa gaîté hiéroglyphique, à son bavardage éternel. à ses indécentes facéties, & je conçois encore moins du Bellay, Evêque de Paris, qui bannissoit de sa société tous ceux qui ne sçavoient point *Maître \* François* par cœur. J'avoue que des gens de beaucoup d'esprit lisent encore par choix cet Auteur singulier ; ils ont sans doute le mot de l'énigme, & , puisqu'elle les amuse , je n'ai rien à leur répondre.

M A R O T est précieux par sa naïveté. Les

\* Surnom de Rabelais.

petits Contes de Rousseau \* le font par leur énergie : il semble qu'ils soient écrits sous la dictée du Dieu des Jardins. Je suis loin cependant d'approuver ce genre d'ouvrages. L'obscénité \* ne doit jamais fouiller la plume d'un galant-homme.

L'Amour est nud ; mais il n'est point crotté.

C E vers me ramène enfin à notre divin la Fontaine , le plus original peut-être de tous les Auteurs qui ont illustré la France. Tant de longs Poèmes , écrits avec une pompe fastidieuse , ne feront point lus par la postérité , & elle n'oubliera jamais Joconde, l'Oraison de S. Julien & les Cordeliers de Catalogne.

O N a appelé la Fontaine l'*Enfant gâté* de la nature : elle lui a fait à la vérité des confidences particulières , & prodigué des secrets que

\* C'est le défaut des Contes de Vergier , de l'Abbé Grécourt & de Verville , Chanoine de Tours.

l'on n'arrache ordinairement qu'après bien des efforts. Tout son génie est en instinct : il s'ignoroit lui-même , & il étoit sublime sans le sçavoir. Jamais il n'a cherché les fleurs dont il a semé ses ouvrages : elles se présentoient à lui ; il n'avoit que la peine de les cueillir , & ne se donnoit jamais celle de les arranger. Ses Fables sont un trésor de morale , de goût & de simplicité. On peut regarder ses Contes comme les Archives de l'Amour & de la Galanterie. On lui a reproché la monotonie de ses sujets : mais quelle variété dans les détails ! quelle vérité dans les narrations ! il séduit , il entraîne ; & le plaisir qu'on éprouve le lisant , ne laisse point la force de raisonner sur ses défauts. Que dis-je ? Ses défauts même sont des grâces : il est des négligences heureuses ; dans le Conte sur-tout , que glacent nécessairement la recherche & l'affectation. La Fontaine ressemble à ces Beautés à qui le négligé sied mieux que la parure.

P O U R le bien juger , il faut lire ce qu'en a dit dans son Epître aux Poëtes M. Marmontel , quilui-même a fait des Contes charmans. Dans leur genre ils peuvent servir de modèles. Il a écrit pour son siècle : il a saisi les nuances qui caractérisent nos mœurs. Son style est pur , élégant , plein de grâce & de précision. Ses Contes , en un mot , sont l'ouvrage d'un homme du monde , d'un Philosophe aimable & d'une Moraliste ingénieux.

CEUX de Guillaume Vadé sont un phénomène de la vieillesse de M. de Voltaire. Après Mahomet, la Henriade, & l'Histoire universelle; il a bien voulu nous faire des Contes. Ils ont été avidement reçus par ce même Peuple qu'il traite avec tant de rigueur dans son Discours aux Velches. On lui a reproché cette invective contre une Nation dont il est adoré , & qui lui en a tant de fois témoigné sa reconnaissance



AU reste on ne peut qu'admirer l'heureuse fécondité de cet immortel Écrivain. Il réunit tous les tons , se plie à tous les goûts , & embrasse , si l'on peut le dire , les deux pôles du monde littéraire. Il instruit, il amuse, il console : mais ce qui surprendra toujours , c'est que dans un âge avancé, il ait conservé cette gaîté précieuse absolument perdue de nos jours ; & nous sommes fort heureux qu'il existe à Genève un vieillard pour nous faire rire , dans un siècle où nos jeunes gens sont presque tous d'une tristesse insupportable.

TELLES sont mes réflexions sur tous ceux qui se sont distingués dans le genre du Conte. Développer leur caractère particulier , entrer dans le détail de leurs beautés , c'est , je crois , indiquer le précepte , & le dépouiller de sa séchereffe & de son insipidité.

L'ÉTUDE des grands modèles vaut mieux que toutes les leçons de nos prétendus Lé-



gislateurs. Horace , Vida & Boileau réunis ne formeront jamais un Poëte : ils ont mis en vers de belles & d'harmonieuses inutilités. C'est par les fautes & les écarts que le génie s'éclaire. Ainsi , sans vouloir donner des leçons , je hazarderai mon sentiment sur le genre de Conte que je crois le plus fait pour réussir parmi nous.

C'EST chez le Peuple que la Fontaine a pris les principaux traits de ses tableaux : il a peint la nature *bourgeoise* , si l'on peut le dire , & il l'a peinte avec des couleurs si vraies , qu'il seroit indiscret de travailler après lui sur un fond qui lui appartient , & qu'il a orné de toutes les grâces de son génie. D'ailleurs , nous sommes dans un siècle où la chimère du *bon ton* préside aux productions légères , & fait leur succès. J'entends ce mot de *bon ton* retentir de toutes parts , & je ne l'ai jamais entendu définir. C'est qu'en effet il n'a aucun

sens déterminé. On le doit à l'amour-propre de quelques sociétés brillantes qui ont régné pendant quelque temps , & qui ont voulu absolument retrouver dans nos ouvrages l'empreinte de leur esprit , la frivolité de leur goût , & cette élégance efféminée que tant d'Ecrivains modernes ont prise pour du talent. Quoiqu'il en soit , il faut j'usqu'à un certain point adopter cette chimère.

CE qu'on appelle la bonne compagnie est , comme les autres Ordres de Citoyens , fertile en intrigues amoureusés , en aventures plaisantes , en caractères dignes du Conte. Pourquoi nos Marquis , nos Barons & tous nos Élégaus Titrés ne remplaceroient-ils pas les Payfans, les Valets & les Muletiers, personnages si distingués dans la Fontaine? Pourquoi, à la place de Cataut, de Perrette & de Magdelaine ne peindroit-on pas nos jolies femmes , qui sous les pompons de l'art , tiennent de si près à la Nature?

NOUS avons encore le conte philosophique dont M. de Voltaire nous a donné des modèles dans son *Memnon* & son *Zadig*. Ce genre sur-tout ne doit pas être négligé ; il est conforme à nos mœurs , à notre goût , à notre caractère ; la morale y disparoît sous le voile de l'enjouement ; voilà ce qu'il nous faut , nous aimons la vérité , pourvu qu'on nous la dise en riant ; & ce n'est qu'en nous amusant , qu'on peut nous rendre meilleurs.







*Ch. Eisen Inv.*

*De Longueil Sculp.*







*Ch. Eisen Inv.*

*D. Longuel Sculp.*

Qu'on apporte à vos yeux ce précieux coffret ,  
 Scellé de votre main , & de votre cachet.  
 C'est lui qui va détruire un soupçon qui m'offense ;  
 C'est là que dans son jour brille mon innocence.

ON va chercher la boîte , on l'apporte , & soudain  
 Le Roi prétend l'ouvrir de son auguste main.  
 Il y voit le témoin le plus irrécusable.  
 Il est vrai , Combabus , non , tu n'es point coupable ,  
 Lui dit-il , cependant tu n'es plus de mon goût ;  
 Je veux un Favori présentable partout.  
 Va , fors de mes Etats , & jamais n'en approche :  
 Emporte , si tu veux , ton coffret dans ta poche.  
 Ainsi mocqué , hué , malheureux & banni ,  
 Par son ambition Combabus fut puni.

LA Reine eut un Amant plein d'esprit & d'adresse ,  
 Qui sut & conserver & chérir sa Maîtresse ,  
 Encensoit à la fois la fortune & l'Amour ,  
 Amant tendre la nuit , & Courtisan le jour :  
 Qui se fit respecter par une noble audace ,  
 Amusoit le Monarque , & regnoit à sa place ,  
 Qui se vit , jeune encor , près du Trône affermi ,  
 Qui fit Cocu son Maître & qui fut son ami.





---

F L O R I C O U R T ,  
*HISTOIRE FRANÇOISE.*

**L**E Chevalier de *Floricourt* étoit un de ces hommes oisifs & bruyans qui surchargent & embellissent la Société ; jeune , riche , d'une figure charmante , il se croyoit dispensé d'avoir des vertus. L'inconséquence , la légèreté , l'oubli des autres & de lui-même , formoient son caractère ; il étoit fat , indiscret , fourbe , vicieux même par air plus que par tempérament. Les femmes le voyoient avec plaisir ; il les amusoit ; il n'en vouloit qu'à celles qui lui ressembloient. A peine en avoit-il triomphé qu'il leur rendoit la liberté , & leur demandoit très-instamment la sienne. Il n'étoit amant que dans l'espoir d'être infidèle. Trompeur , trompé , heureux sans savoir pourquoi , il promenoit de cercle en cercle ses travers , ses perfidies ,  
son

son faste , sa brillante inutilité. C'étoit un homme d'un très-bon ton.

UN jour que , dans un tourbillon de jeunes fous , il faisoit parade de ses bonnes fortunes , il faut avouer , lui dit le Marquis de \* \* \* , que tu es bien heureusement né. Fêté par nos *Lais* élégantes , presque ruiné par elles , tu jouis , mon cher , de la réputation la plus distinguée ; il ne manque plus à ta gloire que d'avoir subjugué une honnête femme , reconnue pour telle . . . . là . . . une femme à sentimens. Parbleu , reprit *Floricourt* , voilà qui est bien difficile ! Apprends , Marquis , que les honnêtes femmes sont plus aisées à vaincre que les autres , parce qu'elles sont de meilleure foi , & qu'avec beaucoup de décence . . . . Si tu veux , j'en entreprendrai une. A la bonne heure , ajoute le Marquis. Tu en auras le plaisir , continue *Floricourt* , tu en auras le plaisir ; & , pour te prouver combien je suis

fûr de mon fait , je veux te nommer d'avance l'objet que je compte sacrifier à la témérité de ton défi ; c'est Madame *de Terville*. Tu sçais qu'elle est très-bien , & que nos merveilleux qui rodoient à l'entour , y ont échoué. La difficulté me pique.

L A Marquise *de Terville* étoit une veuve , jeune , bien faite & jolie ; elle n'avoit jamais cédé à la féduction , du vivant même d'un mari qui la rendoit malheureuse , & que , malgré ses mauvais procédés , elle regrettoit encore. La douceur , la franchise , la générosité , cette facilité funeste de supposer dans les autres les vertus que l'on a soi-même , telles étoient les qualités de son cœur & de son esprit. On applaudit au choix judicieux de *Floricourt* , & l'Aréopage de nos fats convint unanimement que M<sup>e</sup> *de Terville* méritoit , à tous égards , l'honneur qu'on vouloit lui faire.

LE Chevalier ne perd point de temps , il part , vole , arrive chez la Marquise , qu'il connoissoit , & qu'il n'avoit point vue depuis un siècle. Elle étoit seule & chagrine. Quoi , c'est vous , lui dit-elle , & d'où venez-vous ? C'est un prodige de vous voir ; mais vous avez mal pris votre temps : vous me trouverez insupportable : car je suis triste. La tristesse , reprit vivement *Florincourt* , ajoute à la beauté. Point de complimens , répond M<sup>c</sup> *de Terville* ; je ne les aime pas ; vous augmenteriez mon humeur ; ce n'est sûrement pas votre dessein. Il remarque en effet dans les yeux de la Marquise les traces d'une douce mélancolie ; mais il feint de ne pas s'en appercevoir. Il parle d'autre chose , sans cet air éventé & présomptueux qui l'accompagnoit ordinairement. Il contraint ses gestes , ses regards , sa façon de s'exprimer ; il affecte même d'être timide & modeste ; enfin , il

emploie tout ce qu'il faut pour préparer un cœur à l'impression qu'on veut lui donner ; le piège est d'autant plus inévitable qu'il est imperceptible. En vérité , lui dit la Marquise , vous m'étonnez ; je ne vous reconnois plus. Je vous assure que vous êtes devenu très-raisonnable , mais très-raisonnable. Qui vous a donc si bien corrigé ? Moi-même, Madame , mes réflexions , l'envie de plaire à des femmes qui le méritent. Jusqu'ici j'ai connu l'ivresse & non le plaisir ; il se trouve dans la bonne compagnie. Pour m'en faciliter l'accès , j'ai changé de ton , de langage , de cœur. Je vous en fais mon compliment , poursuit la Marquise ; vous en ferez beaucoup plus dangereux , mais bien plus estimable. Continuez , Monsieur ; avec de telles dispositions , vous ne pourrez manquer de plaire & d'être heureux. La Marquise s'abandonne à un entretien qui la flatte. Le Chevalier le prolonge adroite-

ment , & y répand cette douce chaleur , cet intérêt gradué qui enhardit l'amour-propre des femmes , fans alarmer leur délicatesse. L'une donne des leçons aimables avec le sourire des graces ; l'autre les écoute avec une douceur concertée qui en impose. Son ame vient , pour ainsi dire , se placer sur son front , & y jouer tous les rôles dont le traître a besoin pour assurer son triomphe. Il étoit tard ; le Chevalier , content de ses progrès , se lève , baise très - respectueusement la main de la Marquise , lui demande la permission de revenir , l'obtient & la quitte en lui jettant un regard qui , dans son plan , devoit l'occuper pendant son absence. En vérité , se dit-elle à elle-même , il est étonnant combien le Chevalier s'est formé ! Mais quelle fantaisie lui a donc pris de me venir voir , après m'avoir oubliée si long-temps ! après tout , que m'importe son motif ? Elle prend un livre , le quitte , se pro-

méne ; elle croit avoir perdu de vue *Florincourt* ; elle est toute étonnée de se surprendre pensant à lui.

*FLORICOURT* , à la seconde visite , est encore plus aimable , plus séduisant. La Marquise commence à craindre ses assiduités ; elle ne veut pourtant pas les lui interdire ; mais elle s'étudie à ne donner aucune prise sur elle. Il résolut d'être plusieurs jours sans la voir. Ce stratagème réussit. La Marquise est inquiète , rêveuse , elle craint que le Chevalier ne revienne plus , & tremble qu'il ne revienne. Une semaine se passe. Un parent de son mari , un jeune Officier , nouvellement arrivé de la Province , se présente chez elle. *Florincourt* entre presque en même temps. L'habile fourbe prend un air distrait , embarrassé ; il joue la jalousie ; la Marquise s'en apperçoit ; elle laisse échapper un coup d'œil qui , en apparence , déconcerte le timide *Florincourt*. La



converſation expire à chaque inſtant dans un froid ſilence , & ne ſe réveille que par quelques trilles monosyllabes. Le jeune Officier tient bon ; il étoit déſœuvré , peu inſtruit des uſages ; il ne ſçavoit pas qu'un homme eſt perdu dans l'eſprit d'une femme , lorsqu'il dérangement un tête-à-tête ſur lequel elle avoit compté. *Florincourt* profite adroitement de cette circonſtance pour jeter du trouble dans le cœur de M<sup>e</sup> de *Terville* ; il ſort en priant qu'on ne prenne pas garde à lui ; il ſe doutoit bien qu'on feroit attention à une éclipse auſſi bruſque. La Marquiſe ſeule avec ſon ennuyeux & cruel petit parent , prend le parti de bâiller & de ſe taire. A la fin il apperçoit qu'il incommode , qu'il excède , qu'il aſſomme ; il prend gauchement congé de la Marquiſe , qui , après une révérence glaciale , retombe anéantie dans ſon fauteuil.

RESPIRONS , dit - elle ; je n'en puis plus ;



je me meurs. Quel homme ! Qu'il est haïssable ! Que dira *Floricourt* ? J'ai lu son chagrin , son embarras dans ses yeux ; j'ai cru même y remarquer une nuance de jalousie. Pourroit-il , sans m'offenser , être jaloux d'une pareille espèce ? Que dis-je ? Est-ce que je desire qu'il le soit ? L'aimerois-je ? ... Moi , m'attacher au Chevalier ! Je l'ai connu si léger , si volage ! Qu'importe ce qu'il a été ? Ne songeons qu'à ce qu'il est. Ah ! malheureuse , tu l'aimes , puisque tu le justifies ! M<sup>e</sup> de Terville passe la nuit entière & toute la journée du lendemain dans ces cruelles réflexions. Le soir , plus agitée que jamais , songeant au malheur qui la menace , elle se jette sur un lit de repos & ne peut retenir ses pleurs. Son désordre , ses cheveux épars , ses larmes même : tout en ce moment sembloit se réunir pour la rendre encore plus belle.

E L L E étoit dans cette situation lorsqu'on

annonce *Floricourt*. A ce nom , elle sent errer dans ses veines un doux frémissement ; elle veut en vain cacher son désordre. Qu'avez-vous , lui dit le traître avec attendrissement ! Quel peut être le sujet de vos chagrins ? La Marquise détourne l'entretien sur la dernière visite du Chevalier , sur le jeune homme qu'il trouva chez elle. *Floricourt* saisit cette occasion pour préparer l'aveu qu'il médite. Il lui laisse entrevoir qu'il avoit désiré de la trouver seule ; qu'il étoit sorti désespéré de ce contre-temps ; qu'elle avoit dû s'appercevoir de son trouble , de son embarras , de . . . . . Mais ce coup d'œil , dit-il , me défend de poursuivre. Ce coup d'œil ne vous défend de rien , lui répond la Marquise en fouriant. Quoi ! Madame , reprend *Floricourt* avec transport , vous me permettriez ! . . . . Je pourrois . . . . Ah ! Marquise , il n'est plus temps de me taire ; mon trouble m'aura sans doute trahi. Appre-

nez qu'à la vue de cet homme j'ai senti dans mon cœur des mouvemens dont je n'étois pas le maître. Vous m'entendez... cet aveu ne doit point vous surprendre ; vos charmes , ma sincérité justifient tout. Ce n'est jamais l'amour qui doit offenser les femmes , c'est la légèreté , la perfidie ; & je sens que je vous aimerai toujours. Jugez de ma passion par ma témérité ; mes sentimens s'échappent de mon cœur ; mais ils sont tendres , soumis , respectueux , dignes de vous. Pendant cette déclaration , la Marquise regardoit *Floricourt* avec un œil fixe & tendre ; elle ne lui répond pas ; mais son silence parle pour elle. Ah ! Madame , vous sçavez mes secrets ; ne puis-je être instruit des vôtres ? Que craignez-vous de moi ? Que craignez - vous d'un homme qui vous adore ? Votre timidité me flatte & m'offense en même-temps. Ah ! parlez ; rendez-moi le plus heureux des

Mortels. Je tombe à vos pieds ; je meurs de mon amour ou de votre silence. Si nos secrets se ressembloient , lui dit la Marquise en rougissant ... S'ils se ressembloient , Madame ! ... Qu'ai-je entendu ? Puis-je me livrer à un espoir qui m'enchanté ? Eclaircissez mon sort... Que je crains ! .... Que je desiré ! Que ... je vous aime ! ... Vous vous taisez ! ... Ah ! je le vois .... Je me suis abusé ; nous n'avez fait briller à mes yeux un rayon d'espérance que pour me plonger dans le désespoir. Nos sentimens n'ont rien de commun. Non , cruelle , vous me haïssez , vous me détestez . . . Arrêtez , Chevalier , interrompt la Marquise avec précipitation ; est-ce ainsi que vous devriez interpréter ce que vous venez d'entendre ? Eh bien , connoissez-moi , puisqu'il le faut ; puisque mes yeux ne parlent point assez , puisqu'au moins leur langage vous est suspect , lisez dans mon cœur , dans ce cœur

où vous regnez.... Non , Chevalier , je ne veux pas employer avec vous ces détours usés & puériles qui font moins les combats de l'honneur que les manéges de la fausseté. Je vous aime ; je crois que vous le méritez ; je vous le dis ; il seroit inutile de le taire plus long-temps. Je suis foible ; au moins ai-je la fermeté de le paroître. J'imagine après cela que vous ferez de bonne foi , que vous ne chercherez pas à me tromper. Moi, vous tromper , Madame , moi ! quel soupçon injurieux ! Jugez-vous ; vous verrez qu'il est impossible qu'on vous soit infidèle. Ah , Ciel ! trahir l'esprit , la beauté, les grâces ! L'Amour que vous m'avez inspiré ne ressemble point aux autres Amours. J'ai crû trouver en vous l'Amante sensible & l'amie raisonnable. Ah ! que vous me flattez en me parlant ainsi , lui dit la Marquise ! Voilà justement l'amour que je voulois ; il n'est pas l'enfant du caprice ; il

se fuffit à lui-même ; il vit de lui-même ; il ne voit hors de lui que de faux plaifirs ; des fentimens contrefaits , le mafque du bonheur. M<sup>e</sup> de *Terville* n'eft plus en état de former aucun doute fur la verité des fentimens de *Floricourt*. Mais fi elle a eu la foibleffe d'avouer fon penchant , elle a encore affez de courage pour n'y pas fuccomber. Tous les efforts du Chevalier font inutiles. Il renferme fon dépit , & fait paffer fa foumiffion pour le triomphe de l'amour. La Marquife donne à fouper ce foir-là ; elle n'ofe le retenir ; il faut fe féparer. Il affecte les regrets les plus touchans ; à chaque instant il eft fur le point de la quitter , & il demeure toujours. Il fort enfin avec toutes les marques du défefpoir , & rit en fecret de la crédulité de M<sup>e</sup> de *Terville*. Dès qu'elle eft feule , elle réfléchit fur ce qui s'eft paffé. L'aveu de *Floricourt* , le fien , tout cela lui paroît un

songe : cependant elle ne peut se refuser à une satisfaction secrète. Elle croit *Floricourt* sincère , le changement de sa conduite justifie sa confiance , il avoit poussé l'artifice jusqu'à renoncer à la société des jeunes gens de son âge ; on ne le voyoit plus que dans des maisons honnêtes , & de tout côté on en disoit du bien à la Marquise , sans qu'on soupçonnât l'intérêt qu'elle pouvoit y prendre.

SON monde arrive ; elle n'est à rien. On lui parle ; elle ne répond pas. Elle a , pendant tout le souper , des distractions dont elle ne peut se défendre. Les plaisanteries qu'on lui fait la déconcertent. Vient le moment où l'on se retire. Elle pense toute la nuit à *Floricourt* ; à son lever , elle reçoit de lui la lettre la plus vive , la plus passionnée , qui lui annonçoit la visite du soir. La Marquise l'attend avec impatience ; mais cette impatience est mêlée



d'alarmes. Elle n'ose plus répondre d'elle-même. Elle se rassure par l'idée que *Florincourt* ne refusera pas de s'unir à son Amante par un nœud solemnel. Il paroît. Elle lui propose sa main. Si vous m'aimez véritablement , dit-elle , ma vertu , mon honneur , ma réputation , votre félicité même doit vous être chère. Rendons - nous respectables à nos propres yeux , prévenons les remords & les discours d'un monde frivole & méchant qui empoisonneroient les charmes de notre union. Venez aux pieds des autels recevoir le ferment que j'y prononcerai avec transport de vous aimer toute ma vie. *Florincourt* paroît enchanté de la proposition ; il se contente de représenter à la Marquise avec une douleur simulée que la situation de ses affaires ne lui permet pas dans ce moment de contracter le plus beau des liens ; mais il lui promet , il lui jure sur tout ce qu'il y a de plus sacré , de n'être de ses jours à d'autre qu'à elle , &



de disposer tout pour hâter cet heureux engagement. Il n'a jamais été si adroit , si pressant , si persuasif ; jamais la Marquise n'a été si foible. Ses regards deviennent plus tendres. Déjà elle laisse errer sur ses lèvres enflammées ce sourire enchanteur qui peint si bien l'ivresse de la passion. Le jour baisse ; cette obscurité , en épargnant à la Marquise l'embaras de rougir , favorise sa défaite. Tous les gens sont dehors. *Floricourt* devient entreprenant. A peine s'apperçoit-on de ses progrès. Notre séducteur met dans son triomphe toutes les nuances , tous les ménagemens , toutes les gradations d'un amour qui craint d'être téméraire ; la Marquise ne voit plus le danger qui la menace. La raison qui lui est si naturelle , la vertu si chère à son cœur , cessent pour un moment de l'éclairer : moment funeste que l'amour ne laisse pas échapper. Revenue à elle-même , elle demeure interdite

& tremblante ; de tristes pressentimens viennent la saisir , *Florincourt* la rassure avec cette éloquence qui semble partir du cœur. Mais il manque au perfide un gage qui puisse attester sa victoire. Il demande à M<sup>e</sup> de *Terville* son portrait ; elle lui accorde. Il baise mille fois la main qui lui fait ce présent , lui promet tout , bien décidé à ne lui rien tenir , & la quitte avec les assurances réitérées d'un attachement qui ne doit finir qu'avec sa vie , & qui étoit encore à naître.

ENCHANTÉ de cette aventure , il n'y voit point le malheur d'une femme aimable qu'il a trompée ; il n'y voit que le triomphe de sa vanité qu'il a satisfaite. Il est vrai que le défaut de réflexion rendoit *Florincourt* un peu moins coupable. Il ne croyoit point aux femmes sensibles , ni aux procédés qu'elles exigent. Il s'imaginoit que tout chez elles , comme avec lui , étoit l'affaire du moment ; qu'on

ne leur devoit plus rien , quand elles avoient succombé. Il puisoit ces grands principes , ce systême profond d'impertinence dans la société de ces mêmes fous qui avoient applaudi à son projet. Il court les chercher pour leur faire part de sa conquête ; il les trouve presque tous au spectacle , & leur montre le portrait de la Marquise. Ils applaudissent à sa victoire , & battent des mains dans les foyers. *Floricourt* voudroit annoncer son prétendu bonheur au Parterre , aux Loges , à tout le Public assemblé. Quelques jours après , il aperçoit au Concert le Baron de \*\*\* , un de ceux qui avoient assisté au défi. *Floricourt* aimoit beaucoup ce Baron , qui lui prêtoit de l'argent. C'étoit un personnage insipide , pesamment fou , libertin avec gravité , & qui calculoit ses plaisirs par sa dépense. Il regardoit le Chevalier comme un homme du plus grand mérite ; il étoit de toutes ses parties ,

parce qu'il payoit , & ne se rendoit supportable que par une complaisance stupide, *Florincourt* l'aborde , lui fait part de sa bonne fortune , & pour l'en convaincre , lui montre le portrait en question. Le Baron atterré par un témoignage aussi authentique , admire & se tait. Ce n'est pas tout , lui dit le Chevalier ; il faut ébruiter cette aventure , la répandre , l'exagérer même. C'est un coup de partie ; elle doit faire un effet merveilleux. Les Courtisannes commencent notre réputation ; ce sont les honnêtes femmes qui l'achèvent. Sais-tu qu'elles sont horriblement tenaces ? Comment donc ? C'est une tyrannie. Ne voila-t-il pas trois semaines que je soupire comme un Berger du Lignon ? Mais dis - moi , quel est ce petit minois chiffonné que j'apperçois dans cette Loge , & qui ? . . . Elle lorgne impitoyablement depuis un quart-d'heure. Quoi ! tu ne connois pas

cela , lui dit le Baron ! Non , répond le Chevalier : c'est sans doute un astre qui paroît nouvellement sur l'horison. Il est vrai , continue le Baron , qu'elle ne fait que de paroître ; mais elle est déjà très-célèbre. Je vais quelquefois chez elle. Elle se nomme *Rosís*. Ah ! j'y suis , reprend le Chevalier. N'est-ce pas elle qui a ruiné l'éternel *Damis* & le minaudier *Farville* ? Elle les a menés , dit-on , avec une adresse , une légèreté , un sublime de coquetterie ! c'est un joli Sujet que cela. Avec des soins , de bons conseils elle ira loin. J'entrevois qu'elle peut inspirer des desirs ; je veux lui donner quelques momens. Fais une chose ; tu la connois ; va lui demander à souper pour ce soir. Dis-lui que tu lui mèneras un de tes amis qui l'adore ; que c'est une passion d'un rapport excellent , un jeune Sot fort riche que tu veux lui donner à déniaiser. Tu seras témoin de la scène la plus piquante. Tu

y consens ; cela est dit. Adieu : je vais chez la Duchesse.... Je ferai chez *Rosís* sur les dix heures.

LE Baron s'acquitte de la commission du Chevalier. *Rosís* fait d'abord quelques difficultés , prétend à des arrangemens plus solides, & finit par se rendre, lorsqu'on lui eut assuré que ce n'étoit point *Florícour* qu'on vouloit présenter. Elle le détestoit ; ces sortes de créatures ont le coup d'œil juste. La fatuité ne leur en impose pas , & souvent elles sçavent bien mieux l'apprécier que les autres femmes. Celle-ci surtout , quoique très-jeune , avoit un tact merveilleux. Elle avoit été formée & l'étoit encore sous les yeux d'une vieille tante prétendue , qu'une longue & continuelle expérience des hommes rendoit l'oracle de la galanterie. *Rosís* profitoit bien de ses leçons. Le secret mobile de sa conduite étoit ce grand

principe , que , pour plaire aux hommes , il faut les tromper. Elle les fervoit à fouhait. Elle les attiroit avec douceur , & les maîtrisoit avec orgueil. Enfin, personne n'entendoit mieux que *Rofis* le grand art de conserver ses amans , & de tirer parti de leur crédulité.

APRÈS le Spectacle , le Baron lui donne la main , & la conduit chez elle. Dix heures sonnent : *Floricourt* n'arrive point. On s'impatiente : on l'entend enfin du fond de la cour. Il fredonne un air , donne très-haut des ordres à son Cocher , fait un tapage affreux dans l'antichambre , & entre en riant comme un fou. *Rofis* est d'abord déconcertée en l'appercevant ; mais elle avoit trop d'esprit pour ne pas prendre son parti. Dès ce moment elle entreprend sa conquête , & jure , en secret , de venger tant de femmes qu'il a si cruellement trahies. Le Baron s'excuse avec de pesantes



minauderies. Vous vous moquez , lui dit-elle , d'un ton plein d'aifance ; vous m'avez ménagé une furprife très-agréable. Quoi ! tout de bon , lui dit *Floricourt* , ma présence vous dédommage !... Vous ne regrettez point celui qu'on vous avoit annoncé ? Cela eft fort heureux : j'en fuis prodigieufement flatté. Et ! bon Dieu ? quels grands mots , répond *Rofis* , avec un rire moqueur ! Permettez-moi de vous dire , par exemple , que pour un homme à la mode , un élégant moderne , vous ne devriez jamais employer ces reffources puériles de l'antique fa-tuité. Soyez inconfidéré , extravagant dans vos propos , à la bonne heure ; qu'à force d'être fpirituels , ils foient quelquefois inintelligibles ; paffe encore. Joignez-y , vous le pouvez , les graces flexibles d'un grasseyement harmonieux ; flattez , féduifez l'oreille ; mais ne l'épouvantez pas. Comment Diable ! eft ce fur ce ton que vous débutez , reprend le Chevalier ?



Si cela continue , je vous avertis que vous m'embarrasserez beaucoup. Vous embarrassé , poursuit-elle ! C'est moi qui ne sçais comment vous tenir tête & répondre à vos brillantes reparties. Vous m'avez l'air très-redoutable ; & je vous jure que , si je n'étois secondee par le Baron , je me ferois déjà rendue. Le Baron qui ne disoit mot , & se dispoit à écouter respectueusement les balivernes du Chevalier , balbutia pour chercher sa replique. *Floricourt* enchanté de cette espièglerie laisse tomber sur *Rosís* quelques regards de protection. Ils se font encore quelques agaceries. On escarmouche ; on papillonne : le Chevalier est toujours fat , *Rosís* toujours spirituelle , le Baron toujours sot. On vient annoncer à Madame qu'elle est servie. On donne par honneur le haut bout de la table à la Duegne silencieuse : sa charmante élève se met à côté du Chevalier qui ne songe qu'à se livrer au

plaisir. *Floricourt* & le Baron font des Dieux à qui la jeune *Hébé*, sous les traits de *Rosís*, verse l'immortel nectar. Notre adroite Déesse se donne pourtant bien de garde de perdre la tête. Une douce ivresse brille dans ses yeux ; son cœur est calme & tranquille. Le secret dessein de subjuguier le Chevalier l'occupe sans cesse ; pour égarer sa raison , il falloit qu'elle conservât la sienne. Coups d'œil irritants , ingénieuses faillies , tout fut mis en usage. Déjà notre fat savoure à longs traits le philtre amoureux. Un feu naissant circule dans ses veines : ses transports mêmes deviennent moins respectueux. *Rosís* l'arrête , & lui en impose d'un regard ; mais cette rigueur n'est qu'une ruse de l'amour. Tout chez elle , jusqu'à la décence , ressemble à la volupté. On quitte la table. La *Duegne* disparoît. On passe dans une chambre à coucher , où toutes les délicatesses de l'art sont épuisées. A chaque pas

dans cet élégant réduit, on éprouve un nouveau transport. En voyant le lieu du triomphe, le Chevalier se sent plus d'ardeur pour la conquête ; mais *Rosís* ne lui offre cette riante perspective que pour lui préparer des regrets. Peu accoutumé à maîtriser ses desirs, il brule de s'y livrer. En conséquence, il fait signe au Baron de se retirer. Le respectueux Baron obéit. *Rosís* qui s'apperçoit du complot, sonne sur le champ, demande une table de jeu, & propose un brelan. On ose la refuser. Le Baron revient ; on joue. *Floricourt* piqué n'est point du tout à son jeu ; il lui échappe un soupir, & à *Rosís* un grand éclat de rire. Il continue de soupirer & de perdre. Elle rit & gagne toujours. Après cent louis de perte, il demande grace. La nuit étoit fort avancée ; *Rosís*, qui voit que le premier coup est porté, les congédie sous prétexte d'avoir besoin de repos ; elle s'excuse au-

près du Chevalier de l'avoir si maltraité, & le prie de venir s'en venger. Elle accompagne cette invitation d'un regard tendre ; il falloit bien lui jeter quelque amorce. Il soupire toujours, & fort aussi amoureux & aussi fou qu'on puisse l'être. Il ne dit pas un mot au Baron, qui le quitte fort scandalisé du peu d'égards qu'on a eus pour son illustre *Mentor*.

DEPUIS le moment fatal que Madame *de Terville* avoit cédé aux perfides instances de *Floricourt*, elle n'avoit point entendu parler de lui ; tout s'offre à elle sous les traits du désespoir. Accablée de ses peines présentes, elle en voit mille autres dans l'avenir ; elle contemple avec horreur l'abîme d'une passion malheureuse, & s'y précipite avec transport. Moi cesser de l'aimer, dit-elle quelquefois, les yeux noyés de larmes ! Tout ingrat, tout

parjure , tout barbare qu'il est , il a des droits sur mon cœur ; il m'a liée par ma propre foiblesse ; ce n'est que par l'excès de l'amour que nous pouvons réparer les fautes qu'il nous fait faire ; il est jeune , il a les ridicules , peut-être , hélas ! les vices de son âge. Si je pouvois l'en corriger ! Au moins je me vengerai de lui , de moi-même , en n'opposant à ses torts que de la tendresse & de la vérité. C'est ainsi que la Marquise cherchoit à donner de belles couleurs à un attachement qui l'humilioit. Les femmes n'ont jamais tant d'héroïsme que lorsqu'elles ont beaucoup d'amour. La Marquise se détermine à écrire au Chevalier , & à lui demander raison de son horrible conduite. Le papier sur lequel elle écrit est trempé de ses pleurs ; il semble que sa plume tremblante se refuse à tracer les expressions de son malheureux amour. Quelquefois , appuyant sa tête sur ses deux mains , elle tombe dans cette mélancolie pro-

fonde qui n'est , pour ainsi dire , que le recueillement de la douleur : momens affreux où il semble que l'âme rassemble toutes ses forces pour souffrir , & où le fardeau de notre infortune pèse tout entier sur notre cœur.

LE Chevalier , de retour chez lui , réfléchit sur sa mauvaise destinée. On lui remet la lettre de la Marquise ; il la parcourt , & l'interrompt cent fois pour prononcer le nom de *Rosís*. Il veut se venger de *Rosís* ; c'est *Rosís* qui l'occupe ; il va , le lendemain , chez un de ses amis & lui confie ses chagrins ; cet ami lui conseille de sévir contre la petite personne & de la rendre folle de lui , pour lui apprendre à mieux connoître les usages. Le Chevalier court chez elle sans différer ; on lui dit qu'il n'est pas jour ; que Mademoiselle est indisposée , & ne veut voir personne. Voilà un homme au désespoir ; il veut entrer malgré la

Duegne , ce lutin octogénaire qui veille aux portes de la Déesse. Le Chevalier est obligé de céder ; le soir il s'oriente , il cherche où il ira passer son temps ; il veut aller au spectacle : mais il donne la préférence à la Marquise ; il croit lui devoir cette marque de souvenir , & s'applaudit d'unprocédé , lorsqu'il n'est conduit que par le désœuvrement. Le mouvement qu'elle éprouve en le voyant ne peut se décrire. Elle pâlit , rougit ; le courroux s'allume dans son cœur , & vient expirer sur ses lèvres. Elle veut affecter de la froideur ; ses yeux la démentent : ses yeux peignent l'amour irrité ; mais c'est toujours l'amour. Le Chevalier qui s'apperçoit du trouble de M<sup>e</sup> de Terville est d'abord fort embarrassé. Enfin , de propos en propos , il a l'audace de lui demander le sujet de sa tristesse. Et c'est vous , lui répond-elle vivement , c'est vous qui me faites cette question ! Vous voulez vous cacher



même que vous êtes l'auteur de mes peines. Vous craigniez, sans doute, que cet aveu ne me flattât. Ah ! *Floricourt*, que vous avois-je fait ? Tout mon crime a été de vous aimer. Etoit-ce à vous de m'en punir ? Je ne sçais point, comme vous, déguiser mes sentimens. Je vous ai laissé voir ma tendresse. Jouissez de mes reproches ; qu'ils augmentent votre triomphe. Ah ! Madame, que dites-vous, lui dit *Floricourt* ? Ils ne serviront qu'à me faire sentir mes crimes, & à m'inspirer le desir de les réparer. Je ne sçais quelle fatalité m'a privé, depuis quelques jours, du plaisir de vous voir. Mille occupations, mille importunités . . . . . Arrêtez, Chevalier, reprend la Marquise, vos excuses feroient de nouveaux torts : rien n'a dû vous dispenser de l'obligation où vous étiez de me voir. La foiblesse d'une femme sensible est un engagement sacré pour un homme qui pense. Ce n'est point à moi à



rougir de ma conduite. Je suis Amante & facile à tromper. Rougissez de la vôtre, vous qui vous êtes déguisé pour me séduire; vous qui avez enhardi des sentimens que vous ne vouliez point partager; qui m'avez prise pour victime d'une ridicule & barbare vanité. L'action avec laquelle *M<sup>e</sup> de Terville* parloit, animoit son teint des plus vives couleurs; elle n'avoit jamais été si belle. Le Chevalier qui sçait mettre tout à profit, prend une résolution secrète de demander sa grace, & de faire sceller son pardon par la main du plaisir. Il tombe aux genoux de la Marquise, il paroît touché, attendri; il renouvelle ses sermens, il devient même téméraire. Non, lui dit-elle, en l'arrêtant, non, Monsieur, n'espérez plus rien de moi, jusqu'à ce que vous m'ayez convaincue de la vérité de vos discours. Je me croyois aimée, quand je vous ai donné des preuves  
de

de ma tendresse ; cette incertitude me justifioit à mes yeux. Un amour délicat , lorsqu'il est payé de retour & qu'il est fondé sur des sermens , peut être avoué par la vertu. Aujourd'hui que je doute de votre cœur , ma foiblesse n'auroit plus d'excuse. Je vous donneroie des titres pour me tromper. Si je suis assez malheureuse pour ne vous point inspirer de l'amour , je veux au moins me ménager des droits sur votre estime. Ne regardez point ma résistance comme un raffinement de coquetterie. Vous vous tromperiez ; je n'ai consulté que mon cœur. Je vous aime autant qu'on peut aimer. Il ne tient qu'à vous de faire mon bonheur. Conduisez-vous d'après cette assurance , & laissez moi goûter bientôt le plaisir inexprimable de vous pardonner. Le Chevalier , étonné de la fermeté de la Marquise , fait encore quelques tentatives. *Me de Terville* est plus inflexible qu'il n'est entre-

prenant : il ne conçoit plus rien aux femmes.

CEPENDANT la noble sincérité de la Marquise , en le désespérant , lui en impose , & lui inspire un respect involontaire. Tant de franchise , de tendresse & de beauté , auroit dû ouvrir les yeux au Chevalier ; mais *Rosís* éclipse par sa coquetterie les charmes naturels & les grâces de *M<sup>e</sup> de Terville*. Il commence même à compter les instans qu'il a passés avec elle. Il la quitte en lui réitérant les plus belles protestations. Vous partez , lui dit la Marquise ; n'est-ce pas pour me trahir ? Ah ! Chevalier , que vous me rendez malheureuse ! Demeurez .... Que dis-je ? Non , partez , mais ne vous séparez de moi que pour réfléchir à mes procédés , à mon attachement , à mes malheurs .... *Floricourt* prend congé d'elle : il n'avoit point fait un pas , qu'il avoit déjà oublié ses instances. Il retourne chez *Rosís* : elle étoit partie. Quel coup de foudre ! Il court de Spectacle

en Spectacle , point de *Rosís*. Il faut bien se résoudre à ne la point voir. Le lendemain il lui écrit : on lui répond qu'on l'attend sur le soir. Que le soir est lent à venir ! Il arrive enfin. *Florícourt* vole. Elle étoit dans son jour de belle humeur. Elle sçavoit que le Chevalier , fêté comme il étoit , pourroit bien lui échapper , si elle s'armoit d'abord d'une rigueur trop marquée. Avant que de triompher , il falloit assurer sa victoire. Cette soirée étoit destinée à ce projet. *Rosís* est négligemment couchée sur un sofa. Son rouge plus pâle qu'à l'ordinaire mêle une nuance de langueur à la vivacité de ses yeux. C'est *Vénus* dans son repos. Que *Florícourt* se promet d'heureux momens ! Il se place à côté d'elle : la conversation s'anime. *Rosís* est d'une gaîté extravagante. *Florícourt* , qui voudroit que l'entretien devînt plus sérieux, lui fait très-promptement sa déclaration. Elle

le trouve on ne peut pas plus plaissant. Elle se lève, fait un tour dans la chambre, regarde le Chevalier avec des yeux moitié tendres, moitié ironiques. C'est un *Protée*. Le sentiment, l'indifférence, la décence, le libertinage, tout se confond & se peint, en un moment, dans ses yeux. *Floricourt* la ramène insensiblement sur le sofa. Il se jette à ses genoux; il lui prend la main. Il étoit sur le point d'être plus hardi. Venez, venez, dit-elle, en se levant brusquement, venez voir une emplette charmante, la plus jolie robe; peste soit de la robe, dit tout bas le Chevalier. En même temps *Rosie* prend une bougie, & le conduit malgré lui. Il est obligé de s'extasier sur le goût exquis de cette robe, sur la beauté du dessin, la vivacité des couleurs. Il est consumé d'amour, de dépit : ce n'est pas tout; *Rosie* lui déploie adroitement toutes les richesses de son écrin, & sans affecta-

tion , a soin de faire observer qu'il lui manque une Sultane. Il faudra quelque jour , dit-elle , que je me fasse ce cadeau. *Florincourt* entrevoit le sens du propos ; mais il ne songe , pour le moment , qu'à assurer sa conquête. *Rosís* revient à la même place ; il reprend son poste. Un sourire de *Rosís* lui fait croire l'instant décisif. On entend du bruit : on annonce. C'étoit le Comte de \*\*\* l'Amant de fantaisie. *Rosís* , qui vouloit tourmenter *Florincourt* , avoit prévenu le Comte de venir à cette heure. Ce qu'elle avoit prévu arriva. Le Chevalier devint furieux , la jalousie est peinte sur son front. Enfin ne pouvant plus la contenir , il est obligé de sortir. *Rosís* le reconduit avec toutes les graces imaginables. Elle avoit juré d'être charmante ce soir - là. Il rode long-temps autour de la maison pour voir si le Comte en sortira. Il se lasse enfin d'errer à la belle étoile , & de confier ses soupirs

aux vents. Notre amant retourne chez lui ; pour réfléchir aux incidens d'une intrigue aussi surprenante : l'amour - propre se met de la partie. Quoi , dit-il , j'aurai triomphé d'une honnête femme , & je ne pourrai venir à bout de *Rosís* ! Il songe au moyen de la fléchir. Il se ressouvient qu'elle lui a fait entendre qu'il lui manquoit une Sultane : il veut lui en donner une. Il n'avoit plus chez lui que trois cens louis destinés à acquitter une Lettre de change , dont on poursuivoit le payement depuis dix jours. Il se résout à les sacrifier ; on lui apporte la Sultane. Il n'a rien de plus pressé que de l'envoyer à *Rosís* : il n'étoit pas midi ; *Rosís* reposoit. Sa vieille sentinelle fait d'abord quelques difficultés pour laisser entrer ; mais comme elle s'apperçoit que c'est un présent , elle relâche un peu de sa sévérité , & croit qu'elle peut en toute sûreté réveiller Mademoiselle. Mademoiselle , en se



réveillant , crie , tempête , s'empporte contre le Chevalier & la Duegne ; elle demande ce que c'est ; on lui présente la boëte qui renferme la Sultane ; elle l'ouvre , y jette un coup d'œil , ordonne qu'on mette cela sur la cheminée , & recommande qu'on la laisse dormir. Le Valet-de-chambre vient rendre compte de son message à son Maître qui paroît très-mécontent. Il respecte cependant les caprices de sa dédaigneuse Divinité ; il se reproche d'avoir troublé son sommeil , & se flatte d'être mieux reçu.

IL se rend chez elle à l'issue de son dîner , & la trouve à sa toilette. Elle en avoit pour jusqu'au soir. La vieille étoit là qui examinait en dessous & avec un sourire infernal la figure allongée du Chevalier. En vérité , Monsieur , lui dit *Rosie* , vous êtes un cruel homme ! Vous me faites réveiller , ce matin , à je ne sçais quelle heure. Vous êtes cause que j'ai les



yeux horriblement battus. Le Chevalier demeure pétrifié , confondu par un pareil reproche ; il croyoit bonnement que l'envoi du matin avoit dû dissiper ces nuages , & qu'elle n'avoit point à se plaindre de son réveil. Dans une autre circonstance , il auroit prodigué à *Rosís* tout le mépris qu'elle méritoit ; sa passion le rend souple & soumis ; il adore , il déifie les caprices de son impertinente maîtresse. A mesure qu'elle est plus insolente , il est plus amoureux ; de fat , il est devenu sot. L'Amour est le Dieu des métamorphoses. *Florícourt* attend avec impatience la fin de la toilette. On demande la Sultane ; il espère qu'elle va lui valoir au moins un coup d'œil favorable , un sourire de protection. On l'essaye avec indifférence ; on ne paroît pas même se souvenir de qui on tient ce présent. Je n'en puis plus , je me meurs , dit *Rosís* ; Chevalier , laissez-moi libre , je vous prie. Quel

ordre foudroyant ! il veut murmurer quelques plaintes ; *Rosís* commande en Reine ; il faut obéir. Il sort enfin , en montrant à son tour de l'humeur, dont on ne s'apperçoit seulement pas.

IL rassemble tous les incidens qui peuvent l'aigrir davantage. Le premier jour qu'il voit *Rosís* il perd cent louis avec elle ; quatre fois il est sur le point d'en triompher ; il est quatre fois arrêté au milieu de sa conquête. Il lui envoie une aigrette de diamans magnifiques. Cela lui donne de l'humeur. A ces réflexions il oppose les procédés de la Marquise , d'une femme jeune , aimable , pleine d'esprit & de raison , qu'il trahit ; qu'il deshonne , & qui se permet à peine la plainte & le reproche ; ces idées l'agitent , l'inquiètent , le tourmentent , mais ne le changent pas ; elles ne servent qu'à donner plus de vivacité à son amour. Il est étonnant que les hommes ne

tiennent jamais plus qu'aux attachemens qui les font rougir. Pour comble de disgrâce, il est arrêté en rentrant chez lui, & conduit en prison pour la Lettre de change qu'il devoit acquitter; il écrit à ses meilleurs amis; il les presse de le tirer de ce mauvais pas. Ses meilleurs amis lui témoignent beaucoup de regrets & ne lui donnent aucun secours. Il mande à *Rosiz* le malheur qui lui est arrivé; elle fait répondre froidement qu'elle en est au désespoir. En effet l'accident est fâcheux, ajoute en fouriant le Comte *de \*\*\**. On rapporte au Chevalier le propos du Comte, avec le sourire ironique dont il étoit accompagné. Ce dernier coup l'accable. Insulté, trahi, privé de sa liberté, ce n'est plus ce Petit-mâitre superbe qui avoit les charmes & les aîles de l'Amour; c'est un homme courbé sous le poids des humiliations, & qui ne jouit pas même du droit consolant de se venger.

S O N aventure s'étoit répardué dans le monde. La Marquise avoit appris sa nouvelle passion , & l'accident qui en étoit la fuite. Dans le premier moment elle éclate en reproches , jure de ne le revoir jamais , puisqu'il lui a préféré une aussi indigne rivale ; il lui échappe tout ce que l'amour-propre irrité , tout ce que la jalousie peut inspirer à une femme outragée. Suis-je assez avilie , dit-elle , assez confondue ? Qui suis - je donc , puisque la plus méprisable des femmes l'emporte sur moi ! Qui suis-je , malheureuse ! Ah ! perfide !... ah cruel *Florincourt* !... Et je l'aimerois encore ! Moi t'aimer ! Aimer un traître qui me fait rougir ! Non... Je renonce à toi. Va , languis dans les plus honteuses chaînes ; ne recueille dans tes amours que les fruits amers du repentir. Puisses-tu vivre dans la honte & mourir dans les regrets ; Séxe de tyrans , hommes trompeurs & barbares , n'es-

pérez plus me séduire ! Qu'avez-vous à prétendre , vous qui vous armez de notre faiblesse , pour faire valoir l'orgueil de vos droits , qui nous parez de fleurs comme des victimes qu'on doit immoler , qui vous plaisez enfin à jeter le trouble & les alarmes dans des âmes faites pour le repos & l'amour ?

C'EST ainsi qu'elle laisse échapper les premiers transports de son courroux ; mais bientôt sa générosité , sa douceur naturelle prennent le dessus ; elle s'attendrit par degrés sur le sort d'un malheureux qu'elle aime ; & , par une suite de son caractère , elle se fait une obligation de lui être utile. Elle sçavoit pour quelle somme *Floricourt* étoit dans les fers. Il n'avoit jamais osé s'adresser à elle ; il l'avoit trop offensée. Elle se détermine à vendre des bijoux pour trois cens louis ; mais ne voulant pas que le Chevalier pût soupçonner

la main qui brisoit ses liens , elle fait venir un vieux domestique qui vivoit de ses bienfaits , & qui par de longs services avoit mérité sa confiance. Cet homme étoit absolument inconnu à *Floricourt*. Elle lui ordonne d'aller lui porter la somme , & lui recommande expressément de ne la point déceler. Quelle fut la surprise du Chevalier en recevant cet argent ! il cherche à découvrir son bienfaiteur. Il a beau presser celui qui est chargé du message , il ne peut tirer aucun éclaircissement. Enfin , ravi , enchanté , il envoie payer sa dette & fort. Que les passions sont tyranniques & aveugles ! le premier pas qu'il fait est pour se rendre chez *Rosls*. Il en fut bien puni. Sur le point d'entrer chez elle , il rencontre ce même Comte qui s'étoit si insolemment applaudi de sa détention. Cet affront revit dans son cœur ; un mouvement de jalousie s'y joint. Il aborde le Comte , lui rap-

pelle le propos qu'il a tenu , & lui en demande raison. Ils vont se battre. *Floricourt* est dangereusement blessé. Il sembloit que tout se réunît pour venger la Marquise des outrages du Chevalier. *Rofis* apprend ce malheur ; à peine en paroît-elle émue , & *M<sup>e</sup> de Terville* n'est pas plutôt informée de cette nouvelle , qu'elle oublie ses ressentimens ; & s'abandonne à la douleur la plus vive & la plus sincère.

CEPENDANT *Floricourt* commence à se rétablir. Dès qu'il peut se livrer à ses sentimens , il s'étonne de renaître, pour ainsi dire , avec un cœur nouveau : le voile tombe ; le tourbillon qui l'enveloppoit se dissipe. Le feu d'un nouvel amour circule dans ses veines. Il voit *Rofis* comme un monstre qui mérite son indignation , *M<sup>e</sup> de Terville* comme une Divinité digne de ses hommages ; elle est



l'objet de toutes ses pensées ; il ne parle que pour prononcer son nom. Mais quel est son désespoir de ne pouvoir aller se jeter à ses pieds ! La porte de la Marquise lui est interdite. Il écrit cent lettres qui lui sont renvoyées , sans être décachetées. La Marquise l'aimoit encore ; & c'est parce qu'elle l'aimoit , qu'elle ne vouloit , ni le voir , ni entendre parler de lui. Qu'on juge de la situation de *Florincourt* ; il n'en est point de plus cruelle ; il joint à l'amour le plus vif le remords de la plus affreuse perfidie. Il adore une femme charmante à qui il a donné le droit de le haïr. Accablé de honte, dévoré de regrets , il est malheureux par tout ce qui devroit faire son bonheur. Il songe aux trois cens louis qu'il a reçus dans la prison. Une voix secrète lui dit qu'il doit ce bienfait à M<sup>e</sup> de *Terville*. Il voudroit en être sûr ; ce seroit un titre pour hazarder de nou-



velles tentatives : il pourroit couvrir son amour du voile de la reconnoissance ; il ne feroit pas privé du moins du plaisir si pur de connoître , de chérir , d'adorer sa bienfaitrice. Il regarde son ingratitude involontaire comme un crime , & ne peut souffrir une incertitude aussi humiliante. Il n'est plus de plaisir pour lui. Paris n'est plus à ses yeux qu'une solitude immense , où il ne voit que M<sup>e</sup> de Terville. S'il va aux Spectacles , c'est dans l'espérance de l'y appercevoir. Un jour qu'il alloit à l'Opéra , il reconnoît , sur le point d'y entrer , celui qui comme un Dieu tutélaire , lui étoit apparu dans sa prison ; il l'appelle , le fait monter dans son carrosse. Chez moi , dit-il au cocher. Il s'enferme avec cet homme qui ne peut rien comprendre à cette aventure , ni aux transports immodérés de *Floricoirt*. Mon ami , rassurez-vous , lui dit-il ; nous voilà seuls ; il faut que vous me rendiez

rendiez le plus grand des services ; je vous ai reconnu ; vous me reconnoissez sans doute. Vous vous ressouvenez des trois cens louis que j'ai reçus de vous ; qui vous les avoit donnés ? C'est un mystère qu'il faut m'éclaircir à l'instant. Je ne puis , lui répondit le vieux Domestique ; j'ai promis de ne rien dire ; vous ne voudriez pas , Monsieur , me faire manquer à mon devoir & à ma parole. Veux-tu me désespérer , reprend *Floricourt* ? Apprends que ma vie dépend de cet aveu. Que crains-tu ? En te taisant , tu dérobes à l'Auteur d'une belle action la gloire qui doit lui en revenir , & à moi le plaisir inexprimable de la reconnoissance. Si tu parles , il n'y a rien que tu n'obtiennes de moi ; je te promets que ta fortune est faite. J'ai déjà des soupçons ; tu ne feras qu'éclaircir mes doutes. Non , Monsieur , répond-t-il au Chevalier , & vos offres font une raison de plus pour que je me

taise. *Floricourt* hors de lui-même , crut qu'il falloit l'intimider , puisqu'il n'avoit pû le corrompre. Tu parleras , dit-il avec fureur , ou je ne répons point de mes transports. Apprends que ton silence me deshonore , que tu deviens le complice de ma honte ; je ne te donne plus qu'un moment ; parle ou tremble. Il étoit inébranlable. *Floricourt* ne se possède plus ; il tire son épée , & le menace de l'en percer. Ce Bon-homme que l'appas du gain n'avoit pû séduire , ne peut résister à la crainte ; il tombe presque sans connoissance , & avoue d'une voix tremblante & entrecoupée , qu'il avoit reçu cet argent de M<sup>e</sup> de *Terville*. . . De M<sup>e</sup> de *Terville* , s'écrie le Chevalier ? Qu'entends-je. . . C'en est assez. . . Ne crains rien. . . Je me charge de ton indiscretion. Prends toujours cet argent que je t'ordonne d'accepter , en attendant de nouveaux bienfaits. Je ne puis t'en dire davantage. Va...

Je ne me connois plus ; tu viens de me rendre le plus heureux de tous les hommes. Il vole aussitôt chez la Marquise. Il prie , il presse , il sollicite en vain ; la porte lui est refusée. Sa passion l'aveugle ; il s'oublie jusqu'à faire violence au Suisse ; il pénètre dans l'appartement de M<sup>e</sup> de Terville , & se jette à ses genoux qu'il arrose de ses larmes. La Marquise interdite , mais intérieurement flattée de cet emportement , voulut s'armer de rigueur. *Floricourt* mit tant de vérité , tant de chaleur dans les expressions de sa reconnoissance & de son amour , qu'elle consentit à lui pardonner , à condition qu'il lui donneroit le temps de l'éprouver. Sa conduite fut si sage , ses mœurs si honnêtes , ses regrets si soutenus , ses égards si multipliés , qu'il ne lui laissa plus le moindre nuage. Il créa pour elle , si je puis m'exprimer ainsi , un nouvel art de plaire , des attentions inconnues jusqu'alors. Il ne trouvoit pas de

moyen plus sûr & plus flatteur de mériter son amour , que de se distinguer dans le monde. Chaque honneur qu'il obtenoit étoit un hommage pour la Marquise ; il avoit été un modèle de fatuité & d'extravagance ; il devint l'exemple des Amans délicats , & prouva qu'il n'y a point d'homme , quelqu'étourdi , quelque vicieux qu'il soit , qu'une femme aimable & sensible ne ramène , pourvu qu'il ait un cœur. *Floricourt* épousa *M<sup>e</sup> de Terville* ; il y a deux ans qu'ils sont unis ; leur amour & leur bonheur n'ont encore rien perdu de leur première vivacité.



# REFLEXIONS

## *SUR LA POESIE.*

L'ESPRIT systématique fait de jour en jour de nouveaux progrès. On bouleverse les principes des arts ; on les asservit à sa manière de voir & de sentir : il semble que chaque homme de lettres célèbre ait le droit de consacrer ses erreurs & de les sceller , pour ainsi dire , du sceau de sa réputation. Malgré ce vertige général , je pensois que la Poësie seroit respectée. \* La Philosophie peut enfanter une foule de systêmes tous différens , & tous vraisemblables ; les songes ingénieux de la Métaphysique peuvent varier à l'infini : rien de si vaste que le champ des conjectures. La vraie Poësie est une ; son caractère est fixe ,

\* Ces réflexions devoient précéder l'Ode sur la Poësie , mais elles ont été oubliées.

sa beauté invariable : il étoit réservé à quelques hommes d'esprit de nos jours , de prétendre la rabaisser , de vouloir la sapper jusques dans ses fondemens.

J E vais mettre un seul article de leur systême sous les yeux des Juges éclairés ; qu'ils prononcent. La richesse des images , le style pittoresque , le coloris , sans lequel il n'y a point de tableaux , tout ce qu'on exige des Poètes , est précisément ce qu'on leur interdit : on veut apparemment que nos Poésies soient des Traités , nos vers des Sentences , nos Poètes des raisonneurs. Il valoit mieux ne point admettre de Poësie , que de nous l'offrir sous des traits si étrangers. L'innovation de l'ingénieux M. de la Motte , contre laquelle on a déclamé avec tant de justice & d'avantage , me paroît judicieuse en comparaison de celle qu'on veut introduire. Il n'en vouloit



qu'à la rime ; elle n'est que la forme de la Poësie : aujourd'hui c'est le fond qu'on attaque ; sous prétexte de la perfectionner , on voudroit l'anéantir. Mais pourquoi les images choquent-elles ces Messieurs ? Pourvu qu'elles n'ôtent rien à la justesse des idées , il me semble que la Philosophie , même la plus sévère , pourroit les adopter avec succès. Le Père Mallebranche , ce Philosophe si plein de sens , étincèle souvent de beautés vraiment poétiques : sa recherche de la vérité joint à la force du raisonnement , les charmes d'une riante imagination. Platon qui chassa Homère de sa ville idéale , ne persuade jamais mieux que lorsqu'il emprunte les couleurs de l'Iliade : Bayle enfin , ce Logicien si subtil , abandonne quelquefois le fil de la Dialectique , pour cueillir les fleurs qui se présentent sous sa main. Ces Auteurs sentoient bien que la vérité a besoin d'embellissemens. Pourquoi



donc enlever à la Poësie des ornemens que la Raïson même ne proscriit point ? Le vrai Philosophe , ce me semble , est celui qui , loin d'ôter aux Sciences & aux Arts , ce qu'ils ont déjà , ne travaille qu'à les enrichir de ce qu'ils n'ont point encore. Il est beau , si l'on peut , d'enchérir sur les découvertes des âges précédens ; mais doit-on chercher à éteindre les lumières qu'ils nous ont transmises ? Ce feroit le moyen de nous replonger dans le cahos de la barbarie. Il faut ( du moins je me l'imagine ) reprendre la route où nos grands hommes l'ont quittée , suivre leurs traces immortelles , & s'étayer de leurs efforts. Le génie a toujours assez de chemin à faire ; & il me paroît inutile de recommencer une carrière immense , lorsqu'on approche du terme , & qu'on pourroit ensuite en ouvrir une nouvelle. C'est que malheureusement la vanité préside bien plus à nos recherches , que l'a-

mour désintéressé des Arts : nous détruisons  
 pour obtenir le titre de Créateurs. Jamais le  
 goût des paradoxes n'a été porté si loin ;  
 le dernier sur-tout me paroît inconcevable ,  
 du vivant d'un Poëte Philosophe , & qui doit ,  
 à ce qu'on voudroit bannir de la Poësie , la  
 plus grande partie de sa réputation. Mais  
 rien de nos jours n'est à l'abri de cette fureur  
 de choquer les idées. On ne croit à rien ,  
 on ne respecte rien , & nos grands hommes sur-  
 tout sont jugés avec une souveraineté , qui  
 n'a point d'exemple. Homère , Virgile , Pindare ,  
 Horace , ne sont plus ces Maîtres superbes que  
 l'admiration de plusieurs siècles sembloit met-  
 tre à l'abri d'une nouvel examen : ils nous  
 sont offerts comme des esclaves soumis qui  
 viennent attendre qu'on leur renouvelle , pour  
 ainsi dire , un bail d'immortalité : heureux en-  
 core s'ils sont accueillis avec faveur , & ne  
 se voyent point déçus de leurs prétentions !

Est-il possible , par exemple , que des hommes de goût préfèrent Lucain , le dernier de nos bons Poëtes , à Homère , à Virgile ? Lucain a sans doute des morceaux brillans , des éclairs d'éloquence qui échauffent , qui entraînent pour le moment : mais a-t-il cet ensemble plein de chaleur , cette connoissance profonde du cœur humain , cette variété de caractères , cette imagination enflammée , ce pinceau toujours vrai qu'on admire dans l'Iliade ? a-t-il cette sage économie , ces ressources de l'art , ce fil imperceptible , cette gradation d'intérêt , cette magie de style qui caractérisent l'Énéïde ? celui de Lucain n'est presque jamais naturel ; souvent ses pensées paroissent sublimes à l'oreille , & deviennent puériles lorsqu'on les décompose. Il affecte une pompe d'expressions , un faste monotone qui fatigue. Son poëme est dépourvu d'imagination , de machines. Lucain est un Historien Versifica-

teur , son Poëme ; une gazette boursofflée. Tel est le jugement de nos meilleurs Critiques. Je n'oserois y joindre le mien , si je n'étois enhardi par leurs décisions , & par l'arrêt irrévocable de la postérité. Virgile , nous dit-on , a suivi de trop près les traces d'Homère. Qu'importe , pourvu qu'il l'égale , qu'il le surpasse. Didon fait oublier Calypso : ce n'est point sur les pas d'Ulysse qu'Énée descend aux Enfers. Le Poëte latin n'emploie cet épisode admirable , que parce qu'il étoit nécessaire à son plan. Que de beautés , vraiment originales , n'en résulte-t-il pas ? Quel développement ingénieux de la philosophie de son temps ! Quelle flatterie délicate pour la Cour d'Auguste ! Virgile imitateur ! & depuis quand une noble imitation est-elle interdite aux Poëtes ! M. de Voltaire n'a-t-il pas profité lui-même des beautés des Anciens ? Dira-t-on pour cela que le massacre de la

S. Barthelemi n'est qu'une copie de l'embrasement de Troye ? que c'est à Didon que nous devons la belle Gabrielle ? Nos Aristarques paroissent pencher beaucoup pour le Tasse ; mais du moins qu'ils s'accordent. Ils détestent dans le Poëme épique , ce que nous appelons *la machine* ; c'est - à - dire l'intervention des êtres allégoriques personnifiés. Eh ! quel Poëte les a plus prodigués que l'Auteur de la Jérusalem délivrée ! on rencontre à chaque pas dans son ouvrage des Dieux & des Démon. L'enfer , les cieux , toute la nature y est en mouvement. Milton intéresse de même à son action toutes les Puissances célestes & infernales. Homère est créateur de ces ressorts , employés depuis avec succès. C'est à ces Poëtes cependant qu'on décerne le prix , tandis qu'on le refuse à Virgile , cet Écrivain si sage , si intelligent dans l'art de remuer les passions , si économe du merveilleux , & qui semble s'être

rapproché davantage du système de ses injustes Critiques. Il auroient dû éviter ces contradictions, & ne point s'embarasser dans leurs propres pièges. Les Géans étoient bien armés lorsqu'ils firent la guerre aux Dieux.

J'AI cru pouvoir hasarder quelques réflexions sur cette matière, sans blesser la délicatesse de ceux dont je combats le système, en rendant justice à leur mérite. Rien de plus dangereux que le despotisme qui s'introduit depuis quelque temps dans les Lettres : tous les esprits y sont ou tyrans, ou esclaves ; si quelque parti domine, on applaudit à ses paradoxes, tandis que l'autre ose à peine begayer quelques vérités. Cette tyrannie annoncerait, selon moi, la décadence prochaine des Lettres & des Arts. La mâle liberté d'écrire peut seule hâter la lenteur de leurs progrès ; c'est du choc de différentes lumières réunies

que naît enfin le jour de la Raison. Pour moi ; ennemi des disputes littéraires qui trouble-  
raient mon repos , je n'ai élevé une voix  
foible qui ne sera peut-être pas entendue , que  
parce qu'on attaquoit des goûts qui contri-  
buent à mon bonheur. J'aime la Poësie  
j'adore les Anciens , & je ne changerai point  
de culte jusqu'à ce que les Modernes les sur-  
passent. On peut renoncer à des systêmes ;  
jamais à des sentimens.

---

#### A P P R O B A T I O N.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier ;  
les Œuvres de M. Dorat, ci-devant données au Public ;  
& je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en em-  
pêcher la réimpression. A Paris , ce cinq Avril mil sept  
cent soixante-sept. C R. É B I L L O N.

---

#### P R I V I L E G E D U R O I.

L O U I S par la grace de Dieu , Roi de France &  
de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers , les  
Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Re-  
quêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand-Conseil , Pré-  
vôt de Paris, Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenans Ci-  
vils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra , SALUT ;



Notre amé SÉBASTIEN J O R R Y ; Imprimeur-Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire réimprimer & donner au Public les Œuvres de M. DORAT avec les Estampes & Gravures de ces Œuvres, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l' Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance dudit Privilège ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Cheva-



lier, Chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre dit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & les ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos aimés & féaux Conseillers, Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le vingt-neuvième jour du mois d'Avril ; l'an de Grace mil sept cent soixante-sept, & de notre Règne le cinquante-deuxième. Par le Roi en son Conseil.

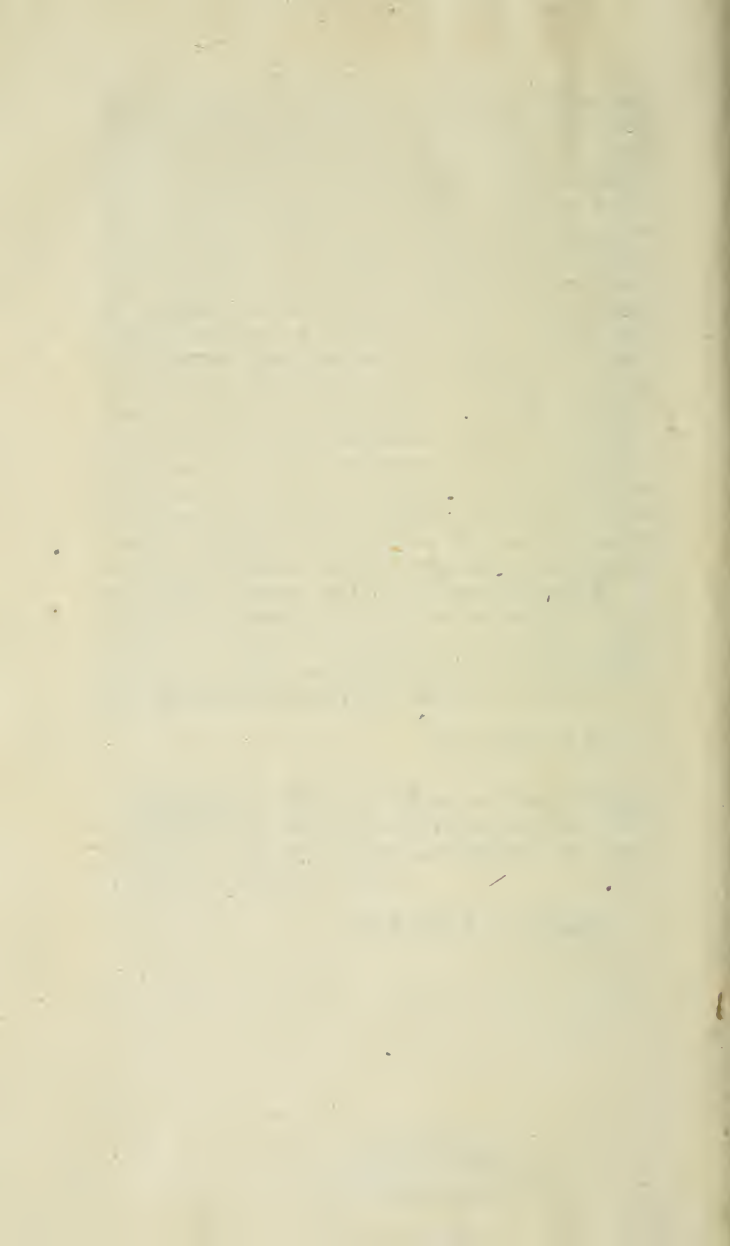
## LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N<sup>o</sup>. 1073. fol. 209. conformément au Règlement de 1723. A Paris, ce 8 Mai 1767.*

GANEAU, Syndic.









**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**The Library  
University of Ottawa  
Date due**

--	--	--	--



